

logo not found or type unknown

Title	La vie d'une famille au Caire d'après trois romans de M. Naguib Mahfuz / Jacques Jomier
Contained in	MIDÉO : Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire / Direction : Georges Shehata Anawati, (puis) Régis Morelon, (puis) Emilio Platti, (puis) Emmanuel Pisani, (puis) Dennis Halft
Volume	4 (1957)
pages	27-94
URL	https://ideo.diamondrda.org/manifestation/66519

LA VIE D'UNE FAMILLE AU CAIRE D'APRES TROIS ROMANS DE M. NAGUIB MAHFUZ

par

J. Jomier, o.p.

Lire des romans, feuilleter des revues d'art, assister à la projection de films de valeur n'est pas seulement un agréable passe-temps à notre époque; c'est également, lorsqu'il s'agit d'œuvres étrangères, se préparer à mieux connaître les goûts et les talents d'hommes appartenant à des civilisations différentes de la nôtre. Certes, toute œuvre d'art comporte une part de fiction, de création, propre à l'artiste mais cependant, sauf dans des cas extrêmes, toute œuvre d'art reflète un aspect de la réalité, ne serait-ce que l'âme de l'artiste.

Trois romans qui viennent de paraître au Caire en 1956-1957 et qui se complètent l'un l'autre pour former une véritable trilogie, méritent à ce point de vue d'être signalés. Leur auteur, Monsieur Naguib Maḥfūz, était déjà connu comme romancier. Un de ses ouvrages *Ṣoqāq al-Midaqq*, paru en 1947, avait été spécialement apprécié pour sa verve et son brio; l'Université du Caire l'avait inscrit, il y a quelques années, parmi les textes proposés à l'étude des candidats à la licence ès-lettres d'arabe. Mais malgré toutes ses qualités de conteur sachant évoquer le détail pittoresque qui crée une atmosphère, sachant également conduire ses dialogues, lancer la réflexion qui éclaire ou qui fait rire, l'auteur n'apparaissait encore que comme un romancier parmi les autres, parmi les meilleurs il est vrai. Avec ses trois derniers romans, M. Naguib Maḥfūz vient de s'imposer à l'attention de tous. La presse et la radio n'ont pas tari d'éloges sur son compte et certains critiques au Caire le considèrent maintenant comme le meilleur romancier qu'ait connu jusqu'ici la littérature arabe¹. Certes le cadre général de la trilogie n'est pas

(1) En 1957, un prix d'Etat (*jā'izat al-dawla lil-adab*) de mille livres égyptiennes, destiné à encourager le meilleur écrivain, a été attribué conjointement au Dr Kāmel Ḥosayn et à M. Naguib Maḥfūz. Ce prix, qui n'est pas accordé tous les ans, est la plus haute récompense qui puisse être donnée actuellement. Le Dr Kāmel Ḥosayn l'a reçu pour son *Qarya Ṣālīma* (que le P. Anawati a présenté dans

nouveau; il s'agit de suivre la vie d'une famille pendant un laps de temps suffisant pour que les caractères des principaux personnages aient le temps d'apparaître dans toute leur netteté. Le souci de réalisme lui-même se retrouverait ailleurs et M. Naguib Maḥfūz nous a dit qu'il avait lu jadis Dickens et Flaubert. Mais ce qui est par contre entièrement nouveau, c'est l'application et la transposition de tels procédés, sur une telle échelle et avec une telle maîtrise, dans le domaine de la vie égyptienne.

La famille dont la trilogie décrit la vie est une famille musulmane, de petite bourgeoisie commerçante, habitant les quartiers voisins de la mosquée de Sayyidna Ḥosayn au Caire. L'auteur la prend de 1917 à 1944. Il montre le bouleversement des idées et des mœurs qui, en vingt cinq ans, transforma le style de vie des classes moyennes. Certains des personnages, le père autoritaire et sensuel, la mère douce ilote entièrement soumise, paraissent aujourd'hui d'un autre temps. Bien des musulmans égyptiens ayant connu les milieux en question nous ont pourtant assuré que ces personnages n'étaient pas des créations imaginaires; de tels types humains auraient pu se rencontrer, il n'y a pas si longtemps.

M. Naguib Maḥfūz, dans sa trilogie, procède avec lenteur, observant, décrivant, posément, toujours impassible. Il a cependant souligné de temps à autre le parallélisme que l'on constate entre l'évolution des mœurs familiales et l'évolution politique de l'Égypte. Tandis que les enfants échappaient petit à petit au despotisme de leur père, l'Égypte échappait elle aussi à la domination des Anglais. L'auteur parle des événements politiques qui se produisirent au Caire entre 1917 et 1944; il les présente vus du fond de ce vieux quartier *baladi* où habite la famille et tels que les virent des milliers d'hommes et de femmes de la petite bourgeoisie. Les uns n'osent plus espérer la libération; les autres, les jeunes surtout, s'enthousiasment pour le mouvement dont Sa'd Zaghloul est le héros¹. L'auteur ne tait pas non plus la terrible crise

MIDEO 2, 1955, p. 71-134, dans l'article intitulé *Jésus et ses juges d'après "La Cité inique" du Dr. Kamel Hussein*. M. Naguib Maḥfūz l'a reçu pour son roman *Qaṣr al-Shawq*, le second de la trilogie. Le Dr Ṭaha Ḥosayn n'a pas caché sa grande admiration pour la trilogie. L'attribution du prix d'Etat a ensuite donné à la presse l'occasion de beaucoup parler de M. Naguib Maḥfūz et de ses œuvres. Les émissions culturelles de la Radio du Caire (*al-barnāmiḡ al-thāni*, quotidien de 21 h. 23 h.) ont organisé des discussions à propos de ces romans.

(1) Sa'd Zaghloul (mort en 1927) est le grand héros de l'indépendance égyptienne. C'est lui qui, en 1918, prit la tête du mouvement de revendications nationales.

de conscience que provoqua parfois le contact avec certains aspects de la pensée européenne, scientifique d'abord, marxiste ensuite, et la perte de foi musulmane qui en fut la conséquence. Bref, au delà du pittoresque de la vie familiale, l'auteur aborde franchement et dans toute leur ampleur des problèmes qui se sont posés à la petite bourgeoisie cairote d'hier et d'avant-hier.

Notre but, dans le présent article, sera de donner d'abord un rapide aperçu de la personne et de l'œuvre de M. Naguib Maḥfūz; ensuite, nous examinerons assez longuement la psychologie des différents personnages de la trilogie, réservant pour la fin la question de la leçon qui se dégage de l'ensemble des trois romans.¹

Un mot également pour prévenir le lecteur contre toute surprise : la trilogie n'est pas une vie de saint. Deux des personnages, le père et son fils aîné, ont un tempérament foncièrement sensuel. L'auteur s'étend sur certaines de leurs frasques avec insistance. Les romans réalistes aiment ce genre de choses et certains nous ont dit que l'auteur n'exagérerait pas en ce domaine. Il est néanmoins pénible à certains moments de voir le père et le fils se succéder auprès des mêmes femmes.

Doit-on déceler enfin chez l'auteur un certain penchant à la tristesse ? C'est un fait que les trois romans de la trilogie s'achèvent tous sur des morts dramatiques ou des arrestations. Mais il faut avouer que la situation de l'Égypte, à l'époque que décrit la trilogie, est celle d'un pays éprouvé : humiliation de l'occupation étrangère, vestiges des mœurs d'un temps révolu dont les jeunes aspirent à se dégager, épidémies de typhoïde auxquelles les familles paient leur tribut, crise religieuse de plusieurs personnages, lenteur avec laquelle apparaissent les résultats de la lutte politique pour la libération, etc... Malgré tout, cette tristesse ne ressort qu'à certains moments. Le reste du temps, les occupations de la vie quotidienne, l'espoir mis dans l'avenir, beaucoup d'humour et de délicatesse à certaines pages, donnent au ton des romans le ton même de la vie. La seule remarque que l'on puisse faire est que la libération

Les Anglais l'exilèrent à Malte avec quelques autres personnalités. Ils furent forcés de le relâcher devant l'ébullition de l'Égypte. Le côté politique de la trilogie contribuera certainement à la faire apprécier dans tous les pays arabes. Il montrera aux lecteurs d'Europe la place que le mouvement de libération a tenu dans le cœur de millions d'Égyptiens.

(1) Le temps ne nous permettra pas de parler de l'art avec lequel le récit est développé. Qu'il suffise ici de signaler l'intérêt avec lequel on suit l'auteur à travers les scènes et les incidents de la trilogie. Cf. le compte rendu du premier roman de la trilogie par le Dr Ṭaha Ḥosayn dans *al-Jomhūriyya*, 6 février 1957.

politique n'est pas encore réalisée en 1944, lorsque s'achève la trilogie et que, chose plus grave, la jeunesse à cette date est divisée. Elle cherche encore sa voie; l'unanimité s'est faite contre l'occupant et non pas dans la poursuite d'un idéal positif.

Mais n'anticipons pas. Pour en revenir à l'auteur, disons seulement qu'en 1947, M. Naguib Maḥfūz avait prouvé dans son *Ṣoqāq al-Midaqq* qu'il possédait un sens aigu des situations comiques. Il montre aujourd'hui qu'il est capable d'aborder avec maîtrise d'autres thèmes plus vastes et plus complexes. L'œuvre qu'il vient de réaliser marquera une date dans l'histoire de la littérature arabe; elle mériterait d'être connue à l'étranger.

Quelques mots sur la vie et l'oeuvre de M. Naguib Maḥfuz

M. Naguib Maḥfūz est né en 1912. Ses parents habitaient à Gamaliyyeh, un de ces vieux quartiers du Caire sur lesquels plane la présence d'une des mosquées les plus populaires de la ville, celle de Sayyidna Ḥosayn. Lorsqu'il avait six ans, ses parents déménagèrent pour aller s'installer à Abbassieh. En 1930, il entra à l'Université du Caire (qui s'appelait alors l'Université Fouad Ier et qui venait d'être fondée en 1925); il y passa quatre années dans la section de Philosophie. Il obtint sa licence en 1934. Immédiatement après, il se mit à écrire dans la revue *al-Risāla*.

Entre M. Naguib Maḥfūz et les lieux qu'il a fréquentés, une sorte de symbiose semble s'être établie. Cinq au moins de ses romans se déroulent non loin de la mosquée de Sayyidna Ḥosayn dont il décrit le rayonnement sur certains de ses personnages : depuis les pauvres dont elle est le seul abri la nuit jusqu'aux commerçants du quartier fidèles à la prière du vendredi, en passant par les musulmanes qui y font des visites de dévotion, confiant leurs intentions à l'intercession du petit-fils du Prophète. Et lorsqu'un de ses personnages s'écarte de ces vieux quartiers, c'est souvent pour aller à Abbassieh, dans une de ces demeures où vivaient de riches familles musulmanes à la limite du désert ou pour s'installer dans un appartement, plus modeste mais moderne, à l'intérieur de l'agglomération. Le cimetière qui borde le boulevard extérieur menant de Sayyidna Ḥosayn à Abbassieh figure également dans un de ses romans. Il le voyait lui-même lorsqu'il venait jouer avec des amis dans les terrains vagues des environs.

En 1932, M. Naguib Maḥfūz avait publié la traduction d'un ouvrage anglais sur l'ancienne Egypte.

En 1938, il donna un recueil de contes.

Ce furent ensuite trois romans "historiques" dont l'action se déroulait dans le passé : *Abath al-aqdār* (1939), *Rādobīs* (1943), *Kifāh Tēba* (1944)¹.

Puis il adopta les thèmes de la vie contemporaine. L'action de *al-Qāhira al-Jadīda* (*Faḍīḥa fil-Qāhira*) paru en 1945 se déroule dans une famille de petits fonctionnaires². *Khān Khalīlī* (1946) raconte une idylle agréable, un peu frêle, entre une grande élève de philosophie et un jeune employé de banque qui songe à l'épouser. Le tout sur le fond réaliste et parfois très amusant que forment des personnages typiques du vieux quartier. Le frère aîné du jeune employé de banque est un quadragénaire resté célibataire par dévouement pour sa famille qu'il doit faire vivre; il a un visage sympathique, malgré ses gaucheries et son manque de confiance en lui. M. Naguib Maḥfūz l'a peut-être décrit en songeant parfois à sa propre situation de célibataire qui rompit ses fiançailles lors de la mort de son frère pour se consacrer à l'éducation de ses neveux.

Ṣoqāq al-Midaqq (1947) porte le nom d'une petite impasse située tout près de la mosquée de Sayyidna Ḥosayn. La scène se passe pendant la guerre de 1939-1945. Des personnages à la Breughel ou à la Courteline, les habitants de l'impasse, évoluent dans ce petit monde fermé. Mélange de pauvreté, de fraternité, de cancans et de comique aussi, avec l'infirmier devenu dentiste marron; avec le hideux protecteur des mendiants qui donne des directives à ses protégés, se chargeant d'effectuer sur eux les mutilations et les maquillages qui apitoieront les passants, cela moyennant une redevance quotidienne d'un millième par personne, qu'il va toucher chaque nuit à la mosquée sur ses clients assoupis; avec la propriétaire quinquagénaire qui rêve de se marier à nouveau et la marieuse, commère magnifique d'éloquence et de psychologie; avec le cafetier pédéraste et agent électoral, sans compter toute une série d'autres figures. Tout n'est pas beau dans ce monde où le Cheikh Raḍwān homme sympathique, durement éprouvé par la vie et qui s'est réfugié

(1) Dans une interview accordée à l'hebdomadaire *Akher Sā'a* (9 octobre 1957, p. 27) M.N.M. signale un détail intéressant. Son roman *Rādobīs* lui a servi à transposer dans le passé un thème d'actualité qu'il était impossible de décrire dans son vrai cadre. Qui, en 1943, aurait pu parler des amours du roi Farouk avec une danseuse ? Un compte-rendu rapide de ces deux romans se trouve dans Anawati et Kuentz, *Bibliographie des ouvrages arabes imprimés en Égypte en 1942, 1943, 1944*, Le Caire, 1949, p. 128.

(2) Ce roman, lui-aussi, était inscrit au programme d'une des sections de l'Université, pendant l'année scolaire 1956-1957.

dans la prière et la bonté, fait figure de conseiller que l'on n'écoute pas toujours. Deux jeunes gens quittent l'impasse pour aller travailler chez les Anglais. L'un est le fils du cafetier; écœuré par les commérages qu'il entend sur le compte de son père, il veut trouver les moyens d'avoir une vie plus humaine. L'autre est le coiffeur qui désire simplement gagner un peu plus pour pouvoir se marier. Mais la jeune fille de l'impasse qu'il voulait épouser est séduite par un souteneur. Eblouie par la vue d'un monde nouveau, celui des quartiers modernes du Caire, fascinée par l'attrait de cet individu auquel elle ne peut résister, elle en vient à fuir d'elle-même l'impasse dont elle a maintenant le dégoût et à travailler à sa façon pour les soldats alliés. Le tout se termine par la mort du coiffeur, homme doux et brave, mis hors de lui par la vue de celle qu'il aime sincèrement, assise sur les genoux de soldats anglais dans un bar. Il ne se possède plus, veut tuer; et c'est lui-même qui succombe dans la bagarre.

M. Naguib Maḥfūz fit paraître en 1948 *al-Sarāb*, tournant autour d'une histoire de complexe et d'impuissance, œuvre qui semble être restée dans l'ombre, puis, en 1949, *Bidāya wa-Nihāya*.

Un long silence suivit ces années de productions répétées. Et c'est seulement sept ans plus tard que la trilogie dont nous voudrions nous occuper ici sortit des presses. Les trois volumes se nomment respectivement *Bayn al-Qaṣrayn* (1956), *Qaṣr al-Shawq* (1957) et *al-Sokkariyya* (1957). L'ensemble forme une masse de mille deux cents pages de typographie assez serrée; en voici brièvement le contenu.

1. *Bayn al-Qaṣrayn*. Ainsi désigné du nom de la rue du Caire où est située la maison familiale des 'Abd al-Gawwād, en face du Sabīl de 'Abd al-Raḥmān Katkhoda, à deux pas de l'ensemble des mosquées historiques dont celle de Qalaoun est la plus célèbre. L'action se déroule entre 1917 et 1919. Il s'agit de la vie d'une famille de petite bourgeoisie commerçante, musulmane, très traditionnelle, dominée par la figure despotique du père Aḥmad 'Abd al-Gawwād. Cet homme très dur, égoïste, apparemment sans cœur, a cependant le sens de certains de ses devoirs. Le roman aborde donc le problème qui a fait écrire à Driss Chraïbi son *Passé simple*, mais les circonstances sont assez différentes.

Extérieurement, dans sa première partie, le roman se borne à décrire la vie de la famille, père, mère et cinq enfants. Ce sont d'abord de longs chapitres sur les divers moments d'une journée type. Ensuite vient la "révolte" de la famille qui, en l'absence du père, décide Amīna, la mère, à aller faire ses dévotions à la mosquée de Sayyidna Ḥosayn, à dix minutes à peine de Bayn al-Qaṣrayn. Depuis vingt ans qu'elle

habite dans cette rue, la pauvre femme, fille d'un cheikh d'al-Azhar meurt d'envie d'aller prier son saint préféré dans sa mosquée; mais elle n'en a jamais eu l'occasion, cloîtrée qu'elle est par le despotisme de son mari. Au retour, renversée par une auto, elle a la clavicule cassée et l'on ne peut cacher la "révolte". Le résultat est presque un divorce. Aḥmad 'Abd al-Gawwād renvoie sa femme qui se réfugie chez sa mère; puis tout s'arrange. Ce sont ensuite les amours des enfants, avec les deux tableaux : d'une part, la sensualité du fils aîné Yasīn qui est fonctionnaire et court les filles faciles et de l'autre, les coups d'œil discrets et inquiets échangés entre jeunes gens du même milieu, soumis aux lois draconiennes de la séparation des hommes et des femmes. 'Aysha qui a seize ans aperçoit chaque matin durant quelques secondes par les volets entrouverts un sous-lieutenant de police qui passe dans la rue. Fahmi, qui en a dix-huit ou dix-neuf, s'arrange pour faire répéter les leçons de son petit frère Kamāl (onze ans) sur la terrasse de la maison, au coucher du soleil, à l'heure où la voisine Marie, l'amie de ses sœurs, étend régulièrement et intentionnellement son linge sur la terrasse d'à-côté. Mais que de précautions à prendre. Le moindre témoin malintentionné pourrait déclencher un scandale. Les amoureux essaient, sans se trahir, d'obtenir que leurs parents les fiancent, mais en vain. C'est le père qui décide des mariages et dans le cas présent, il ne veut rien entendre. Finalement, Yasīn, 'Aysha et sa sœur aînée, Khadīja (vingt ans) sont mariés successivement suivant le bon plaisir du père et sans avoir leur mot à dire. Le sous-lieutenant de police est oublié. En outre, dans le cas de Yasīn qui a fait des frasques après son mariage, c'est encore le père qui décide de son divorce.

Toute cette partie du roman est orchestrée pour que chaque incident mette en lumière le caractère dur et farouchement autoritaire du père. Or celui-ci a deux personnalités. La première, qu'il montre en famille, est celle d'un homme austère et rigide, scrupuleusement fidèle à ses prières musulmanes. La seconde est réservée au monde extérieur. Il apparaît alors comme le bon vivant qui, le soir, se réunit avec des amis en galante compagnie. Le roman montre les réactions de la famille quand, petit à petit, elle apprend quelle est l'autre vie du père. Il montre également certains traits du père reproduits dans deux de ses enfants : Yasīn affreusement sensuel et Khadīja, la femme autoritaire.

Puis vient l'époque des manifestations politiques de 1918-1919 qui suivirent la signature de l'armistice en Europe et durant lesquelles les Egyptiens demandèrent l'indépendance. La riposte anglaise fut brutale et il y eut des morts. La seconde partie du roman est consacrée à la vie

de la famille durant cette période; tout y est vu à travers l'âme des uns et des autres. Finalement la famille découvre peu à peu l'activité de Fahmi qui, en se cachant, était un des membres du comité des étudiants chargé d'organiser les manifestations. Nouvelle fureur du père, qui pourtant est nationaliste; son fils n'avait pas le droit de s'engager ainsi sans lui en parler. C'est lui, le père, qui doit décider de tout en famille. Fahmi tient bon et, pour la première fois, le père n'ose pas insister. Finalement Fahmi sera tué au cours d'une dernière manifestation, permise pourtant par les Anglais, alors que Sa'd Zaghoul, exilé à Malte, vient d'être libéré et de rentrer en Egypte.

Il est impossible de donner ici tout le détail du roman. Il faut le lire pour revivre avec la famille les émotions des fiançailles, des mariages, les péripéties de l'occupation du quartier par les troupes anglaises. Chaque page est pittoresque, pleine de vie et de naturel. Et surtout, on y voit comment Amīna, la mère, femme simple et bonne, soumise en tout à son mari, est la pierre angulaire du foyer. Sans elle, la vie serait intenable. Au contraire, grâce à elle, tous restent unis et se serrent affectueusement les uns contre les autres. Un moment de la journée est symbolique de cette bonne entente. C'est la quotidienne "séance du café", l'après-midi, qui groupe, au retour de l'école ou du travail, toute la famille moins le père qui est reparti pour la boutique d'épicerie dont il est le patron.

2. *Qaṣr al-Shawq*. Ainsi désigné du nom de la rue où est située la maison que possède Yasīn, le frère aîné, dans le même quartier que Bayn al-Qaṣrayn¹. L'action se déroule entre 1924 et 1927. Le lecteur retrouve la famille de Aḥmad 'Abd al-Gawwād après cinq ans d'interruption. M. Naguib Maḥfūz la lui présente exactement comme il l'avait fait au début de *Bayn al-Qaṣrayn*. Même cadre, même examen successif des mêmes moments d'une journée type, mêmes situations. Cette reprise est excellente; car le contraste entre ces deux débuts fait apparaître plus nettement tout ce qui a changé. Ces préliminaires achevés, le roman va de l'avant et l'action continue. Aḥmad 'Abd al-Gawwād s'est assagi. Il laisse aux siens une liberté qu'ils n'auraient jamais osé espérer. Ecrasé

(1) La lecture des romans de M.N.M. a une particulière saveur pour ceux qui connaissent les vieux quartiers du Caire. Le nom de *Bayn al-Qaṣrayn* signifie "Entre les deux palais" (prononcer en dialectal *Bēn el-Aṣrēn*). Il évoque le temps où les califes fatimides avaient dans ce quartier deux palais dont il ne reste plus rien. Entre eux, s'étendait l'espace dont le nom, bien connu des chroniqueurs, a subsisté jusqu'à nos jours. *Qaṣr al-Shawq* signifie "Le palais de l'amour" (prononcer en dialectal *Aṣr esh-Sho'*).

par le coup de la mort de Fahmi, il a, depuis 1919, cessé de fréquenter des danseuses. Dans *Qaṣr al-Shawq*, l'on assistera au réveil de sa passion, à sa dernière flambée, à l'humiliation qu'il ressentira en voyant Zannouba, une jeune beauté, résister à ses cheveux gris qui n'ont plus leur pouvoir de séduction et finalement il sera terrassé par une attaque. Lorsqu'il se relèvera, le temps des amours sera fini.

Le roman parle également des ménages des deux sœurs, mariées à deux frères; ménages unis et heureux, malgré les heurts avec la belle-mère. Yasīn, toujours aussi sensuel, n'avait pas tenté de nouvelle expérience matrimoniale depuis son divorce de 1918; le voilà qui épouse Marie, la voisine, et s'installe avec elle dans sa maison de *Qaṣr al-Shawq*. Cela ne dure guère; il la répudie pour épouser finalement Zannouba, la jeune beauté dont s'était auparavant épris son père. Quand à Kamāl, bachelier en 1924, on peut le considérer comme le héros principal du second roman. Son amitié pour un camarade d'une famille aristocratique, les Shaddād, l'entraîne dans un autre milieu. Il est pris d'un amour passionné, platonique, idéalisé, pour 'Ayda, la sœur de son ami. Cet amour malheureux le marquera toute sa vie. Au choc de cette déception, s'ajoute une crise religieuse. Le contact des idées évolutionnistes de Darwin, qu'il étudie à l'école normale où il est entré, lui fait perdre sa foi musulmane. La fin du roman est assez nostalgique. 'Aysha voit mourir son mari et ses deux garçons, emportés par une fièvre typhoïde. Il ne lui reste plus que la petite Na'īma, frêle et jolie fillette de huit ans. Quant à la politique égyptienne, elle est souvent évoquée par Kamāl, au cours de conversations avec ses amis. Kamāl a un culte pour Sa'd Zaghoul dont on apprend la mort à la fin du roman (août 1927).

3. *al-Sokkariyya*. Ainsi désigné du nom de la ruelle où est située la maison du mari de Khadija, tout contre la vieille porte des remparts, appelée aujourd'hui Bāb al-Metwalli (l'ancienne Bāb Zowayla, si connue dans l'histoire du Caire). L'action se déroule entre 1935 et 1944. 'Aysha, qui avait habité *al-Sokkariyya* de 1918 à 1927, tant que vécut son mari, est retournée depuis lors à Bayn al-Qaṣrayn, avec sa fille Na'īma. Avec ce roman, l'on arrive à la dernière période de la vie des parents; la mort de Aḥmad 'Abd al-Gawwād se produira au milieu de l'ouvrage. En même temps, la vie de la petite bourgeoisie se transforme. L'électricité, la radio¹, font leur apparition dans la vieille maison

(1) La radio a pris dans la vie égyptienne une place que l'on ne saurait sous-estimer. Les illettrés et même ceux qui savent lire tout en s'en tenant à leur journal quotidien,

de Bayn al-Qaṣrayn et adoucissent la vieillesse de Aḥmad 'Abd al-Gawwād. Les chansons radio-diffusées lui rappellent son heureux temps. Il continue à fréquenter ses amis; mais le quatuor mène une vie rangée. Lorsqu'ils se réunissent chaque soir, un unique verre de whisky que boit le plus jeune voisine avec trois verres de thé sur le plateau qu'apporte le domestique. Les quatre amis parlent de tout, de politique évidemment, mais aussi du dernier régime que le médecin leur a prescrit. Ce sont les jeunes qui, maintenant, attirent l'attention. Aḥmad 'Abd al-Gawwād n'intervient plus. Son dernier acte d'autorité a été d'empêcher la petite Na'īma de poursuivre ses études. Elle a dû se contenter du certificat d'études primaires. Et Na'īma est restée à la maison, jolie, gentille, aimant à chanter avec sa belle voix tout en étant une pieuse musulmane.

La création de l'Université Fouad Ier, au Caire, a aussi modifié bien des choses. Les deux fils de Khadija y préparent leur licence. Le roman parle de l'université, des groupes de jeunes filles qui y sont étudiantes, restant entre elles et passant sous les yeux des jeunes gens. Que les temps sont changés ! Un étudiant trouve parfois un prétexte scolaire pour adresser la parole à une jeune fille. Un professeur anglais offre le thé, un soir, à ses étudiants et étudiantes, à Ma'ādi, dans sa villa. Une idylle s'ébauche, ici ou là. Discrète évidemment, ... mais que l'on est loin des amours de Yasīn jadis ou des séances de Fahmi sur la terrasse. De même que le père, Aḥmad 'Abd al-Gawwād, avait vu se dresser devant son despotisme les diverses tendances de ses fils, de même Khadija l'autoritaire assiste impuissante à la montée de ses deux garçons. L'un d'eux, 'Abd al-Mon'im, est frère musulman. Il veut se marier vite pour rester propre, épouse Na'īma qui meurt, puis une autre cousine, la fille de Yasīn et de Zannouba. Le second fils, Aḥmad, suit les traces de son oncle Kamāl, mais en plus accentué. Il rejette toutes les idées traditionnelles, y compris la religion, et consacre sa plume à la propagande communiste. Il épouse une jeune fille, dont le nom trahit une origine chrétienne, qui est communiste et athée comme lui. Malgré

écoutent continuellement la radio. Dans les cafés des quartiers populaires, l'appareil de radio marche sans arrêt, du matin au soir. La radio a supplanté les vieux conteurs qui jadis groupaient autour d'eux tout un public avide d'entendre des épopées et des chants. M.N.M., au début de son roman *Zoqāq al-Midaqq*, montre le cafetier qui vient d'acheter un poste de radio (vers 1940-1942) et qui renvoie le vieux conteur devenu inutile. Un jour, dans une conversation, un Egyptien nous disait qu'à son avis, la radio était la plus grande invention de l'époque moderne.

tout, la famille reste unie tant que dure le roman. Quant au fils de Yasīn, Raḍwān, on devine qu'il saura se faire une bonne situation dans la vie. Il a déjà des relations influentes dans les ministères.

Tous les trois sont aidés par leur oncle Kamāl qui leur prête des livres. Ils trouvent en lui l'aide nécessaire pour qui veut se cultiver, aide qui a terriblement manqué à Kamāl dix ans plus tôt. Kamāl est ancré dans sa vie de célibataire, écrivant des articles de vulgarisation philosophique, marqué par l'amour malheureux de sa jeunesse. Il aura des nouvelles de la famille Shaddād, ruinée par une faillite; "la chute des dieux", pense-t-il (S., p. 50). Il reverra la petite sœur de 'Ayda, Bodour, qu'il avait connue tout enfant, qui est maintenant étudiante et qui devra peut-être travailler pour gagner sa vie. Il fréquente un ami copte qui partage ses idées a-religieuses et progressistes. Il fait de temps en temps des visites à l'une des habituées d'une maison publique qu'une almée a ouverte sur ses vieux jours.

Le roman s'étale sur huit années. Les événements politiques, la mort du roi Fouad (1936), le traité avec les Anglais, la guerre mondiale, l'ultimatum anglais du 4 février 1942¹, la bataille de al-'Alamayn, y apparaissent dans la mesure où ils affectent la vie de la famille.

Finalement, les deux fils de Khadija, le frère musulman et le communiste, sont arrêtés pour activité politique, sous la pression des Anglais, et envoyés en camp de concentration. Et la trilogie arrive à sa fin. La mère, Amīna, est sur le point de mourir après sa vie simple et effacée à laquelle la famille doit tant. On a l'impression qu'avec sa disparition, un trait sera tiré sur l'Egypte des derniers siècles. Kamāl fait le bilan de son existence, bilan bien prosaïque à côté de ses ambitions de jeunesse. La mort de 'Ayda, qu'il apprend avec un an de retard, met un point final à ses rêves de jadis. Son activité d'écrivain est bien modeste. Il reste hésitant, sans s'engager. 'Ayda n'aurait-elle pas au fond personnifié à ses yeux un style de vie plus occidental qui l'attirait mais qui lui a été inaccessible, réservé qu'il était à une classe de musulmans aristocratiques. Il a manqué à Kamāl l'appui d'une femme ouverte

(1) Allusion dans le roman *al-Sokkariyya*, p. 227-229. Les Anglais firent entourer le palais royal d'Abdine, au Caire, par leurs chars et présentèrent brutalement au roi Farouk un ultimatum exigeant la démission du ministère et son remplacement par un ministère que présiderait Naḥḥās Pacha. Ce procédé blessa profondément tout le pays.

La bataille de *al-'Alamayn* (se prononce en dialectal *el-'Alamēn*) est nommée d'après le lieu où elle se passa. Littéralement le mot arabe signifie "les deux drapeaux" ou "les deux poteaux indicateurs".

et intelligente et il est resté, comme lui dit son ami copte en plaisantant, à mi-chemin entre l'orient et l'occident, sans se décider. Il est dépassé par ses deux neveux, le frère musulman et le communiste, et leur mystique de l'action organisée et totalitaire. Le second, surtout, a épousé une égyptienne ouverte vers une culture étrangère, communiste cette fois, sans que des barrières de classe et d'argent ne se soient dressées entre eux. Que donneront ces nouveaux espoirs ? Le roman s'arrête sans qu'on le sache. Il faudrait pour cela un quatrième roman. Mais celui-ci ne pourra pas être écrit avant des années ; car la période actuelle, celle pour laquelle 'Abd al-Mon'im et Aḥmad ont lutté, est loin d'être achevée.

LES PERSONNAGES DE LA TRILOGIE

Quels que soient les dons de conteur de M. Naguib Maḥfūz, quel que soit l'art avec lequel il a ménagé les divers incidents pour tenir en haleine l'attention du lecteur, il reste que l'intérêt principal de la trilogie se situe, nous semble-t-il, au plan psychologique. L'auteur a essayé de camper une série de types humains. Les études de philosophie par lesquelles il a commencé sa carrière lui ont donné le sens de la psychanalyse. Il a vu les liens qui existaient entre des situations que l'on aurait souvent tendance à considérer indépendamment les unes des autres. Tel trait de Yasīn ou de Raḍwān s'explique par leur enfance ou le divorce de leurs parents. Telle frasque de Yasīn a lieu justement au retour d'une noce à laquelle la présence d'almées¹ a donné un caractère assez naturaliste. Par ailleurs, la formation universitaire de l'auteur l'a mis à même de goûter les romans étrangers ; il a appris à leur école la technique du roman. Mais il a dominé cette technique, la mettant au service de son sujet et il a fait œuvre proprement égyptienne. Et c'est avec raison que plusieurs critiques ont salué dans sa réussite littéraire, une réussite de l'Université du Caire².

Les pages précédentes auront déjà donné une idée des différents

-
- (1) Le mot almée est francisé. Il figure dans le petit Larousse. Sa transcription littérale donnerait *ʿālīma*, pluriel *ʿawālīm* ; il signifie "savante" (le singulier se prononce en dialectal *ʿalma*). Il désigne les chanteuses-danseuses que l'on engage pour égayer des fêtes comme les noces, etc...
- (2) Souligné par le Dr Ṭaha Ḥosayn, dans l'article de *al-Ḥomhūrīyya*, 6-2-57, déjà cité.

personnages qui se meuvent dans le cadre de la trilogie. Elles auront montré comment leur caractère est petit à petit mis à jour sous le choc des événements. Il reste à reprendre un à un les principaux personnages et à les regarder en eux-mêmes.

1. Ahmad 'Abd al-Gawwad

Le premier de tous est, sans contredit, Aḥmad 'Abd al-Gawwād avec ses deux personnalités : celle du père austère et intraitable d'une part et celle du bon vivant qui a la sympathie de tous ses camarades pas d'autre part. A vrai dire, les lecteurs qui, comme nous-même, n'ont connu les milieux musulmans dans lesquels vécurent de tels hommes, reçoivent un choc au début de la trilogie. Une telle psychologie est-elle possible ? On cherche à comprendre. Aḥmad 'Abd al-Gawwād n'est pourtant pas un Tartuffe; il est sincère, sincère lorsqu'il fait ponctuellement ses cinq prières quotidiennes, sincère dans sa dureté de mari et de père, et encore plus sincère lorsqu'il est en joyeuse compagnie, le soir. Et petit à petit, le lecteur comprend que ce marchand du XXe siècle représente un type de "l'homme", tel que certains pouvaient se l'imaginer jadis.

Aḥmad 'Abd al-Gawwād ferait bonne figure dans un conte des mille et une nuits, avec sa vie dans laquelle la virilité joue un rôle d'impératif catégorique, de force naturelle devant laquelle on s'incline et qu'on laisse jouer dans les limites admises, sinon par la religion, du moins par la société. Cette virilité exubérante explique son caractère de bon vivant, son amour pour les chansons des almées, pour le whisky bu en leur compagnie, avec la conséquence logique de tout cela en fin de soirée. Par ailleurs, Aḥmad 'Abd al-Gawwād a la générosité d'un marchand qui sait faire des largesses à ses heures; il est connu de tout le quartier. Et pourtant, lui qui est si joyeux au dehors, il change de masque dès qu'il a franchi la porte de la maison familiale. L'autre aspect de "l'homme" apparaît en lui. Un air glacial souffle autour de sa personne. Un instinct farouche de domination le reprend. L'homme a décidé de régir sa maison suivant des principes stricts et vertueux. Et quand il veut quelque chose, tous doivent se soumettre. Il impose sa volonté et ne tolère pas le moindre mouvement d'indépendance.

Le mérite de M. Naguib Maḥfūz est d'avoir fait vivre tout au long de la trilogie ces deux personnalités en apparence contradictoires et qui s'expliquent pourtant par cette philosophie de "l'homme". Le lecteur devine tous les problèmes que pose ce despotisme et petit à petit il verra

comment les uns et les autres s'en accommodent, s'inclinant, biaisant ou s'échappant suivant les circonstances. Le temps seul, en émancipant les enfants, en calmant les instincts du père, parviendra à résoudre les contradictions.

Dès les premières pages de la trilogie, la situation est clairement expliquée. Le tout commence par la scène d'Amīna, la mère, qui se réveille au milieu de la nuit comme elle le fait depuis vingt ans, depuis son mariage. Dans la maison obscure de Bayn al-Qaṣrayn où parviennent seulement les bruits de la rue, elle se lève pour attendre son mari, Aḥmad 'Abd al-Gawwād, âgé alors de quarante-cinq ans. Ce soir-là, comme tous les autres soirs, l'homme a fermé son magasin et au lieu de rentrer chez lui, il est allé veiller avec des amis. Et tandis qu'Amīna, postée derrière le moucharabieh, guette l'arrivée du fiacre qui ramènera son mari, l'auteur fait un retour en arrière. Mariée alors qu'elle avait à peine quatorze ans, Amīna était venue alors s'installer dans la vieille maison. Son beau-père et sa belle-mère étaient morts peu après. Depuis lors, chaque soir, en l'absence de son mari, Amīna avait dû affronter la solitude dans le monde de la nuit. L'imagination remplie de toutes les histoires de djinns et de fantômes que lui avaient racontées les vieilles femmes autrefois, cette toute jeune fille, récemment mariée, s'effrayait. Elle profitait des dernières minutes de présence de sa vieille servante pour faire une tournée d'inspection; après quoi la vieille femme la quittait, descendait dans la cour, au fournil, pour y dormir. Plusieurs pages du premier chapitre méritent d'être traduites *in extenso*.

“Pour se tranquilliser, Amīna avait l'habitude de faire le tour de toutes les pièces, accompagnée de sa servante, en tenant devant elle une lampe. Elle jetait un regard scrutateur et craintif dans tous les recoins. Puis elle fermait soigneusement les portes, les unes après les autres, commençant par le rez-de-chaussée, terminant par le haut, tout en récitant ce qu'elle savait du Coran pour repousser les démons. Ensuite, elle se retirait dans sa chambre, fermait la porte, se glissait dans son lit et sa langue continuait sa psalmodie tant que le sommeil ne l'avait pas vaincue. Les premiers temps, dans cette maison, sa crainte de la nuit fut intense. Il ne lui échappait pas, — à elle qui en connaissait sur le monde des djinns deux fois plus que sur celui des humains, — qu'elle n'était pas la seule à vivre dans la grande maison : elle savait que les démons retrouvaient vite le chemin de ces pièces antiques, vastes, vides. Peut-être y avaient-ils cherché refuge avant même qu'on ne la conduise, elle, dans la maison;

peut-être même avant qu'elle n'ait vu le jour. Que de fois leurs chuchotements s'étaient insinués dans son oreille; que de fois elle s'était réveillée en sentant leur souffle brûlant. Son seul secours était alors de dire la *Fātiḥa* et la *Şamadiyya*¹, ou bien de se précipiter vers le moucharabieh, glissant à travers les interstices du bois un regard vers les lumières des voitures et des cafés, tendant l'oreille pour saisir un rire ou une toux qui puissent lui rendre son propre souffle."

"Les enfants naquirent ensuite, l'un après l'autre. C'étaient, au début de leur existence, des petits êtres de chair tendre qui ne supprimaient pas la peur, qui ne rassuraient pas. Bien au contraire, sa peur en redoubla, avec tout ce que cela entraînait, dans son âme épuisée, de sollicitude à leur endroit, d'anxiété à la pensée qu'un mal pourrait les toucher. Elle les prenait dans ses bras, elle les baignait d'affection, les bardait, qu'ils soient éveillés ou endormis, d'une cuirasse de sourates, d'amulettes, de talismans. Mais la véritable tranquillité d'âme, elle n'était pas à même de la goûter tant que l'absent n'était pas rentré de sa veillée. Tandis que, seule avec ses petits, elle essayait de les endormir ou de les cajoler, il n'était pas rare que soudainement elle se mit à les serrer sur sa poitrine. Puis elle tendait l'oreille, apeurée, inquiète; elle élevait la voix comme si elle s'adressait à quelqu'un de présent : "Eloigne-toi. Ce n'est pas ta place. Nous sommes des musulmans, des monothéistes". Elle marmonnait alors en hâte la *Şamadiyya*. Avec le temps, ses craintes diminuèrent beaucoup. A force de fréquenter continuellement les esprits, elle en vint à les traiter avec un humour qui ne lui attira jamais aucun mal. Lorsqu'elle percevait l'apparition d'un de ces êtres, elle lui disait sur un ton d'où la familiarité n'était pas absente : "Alors, tu ne respectes pas les créatures du Dieu Bon !... Dieu est entre toi et nous. Veux-tu bien t'en aller." Mais encore une fois, elle ne connaissait pas la vraie tranquillité tant que l'absent n'était pas rentré. C'était lui qui, par sa simple présence à la maison, mettait la paix dans l'âme d'Amīna, que les portes soient ouvertes ou fermées, la lampe allumée ou éteinte."

"Durant la première année de leur vie commune, Amīna eut un jour l'idée d'élever une sorte d'objection polie contre ces soirées continuelles au dehors. La réaction fut immédiate. Aḥmad 'Abd

(1) La *Fātiḥa* (prononcer *al-Fatḥa* en dialectal) est la première sourate du Coran. La *Şamadiyya* est la sourate 112.

al-Gawwād lui prit l'oreille et lui dit avec sa voix sonore, sur un ton décidé : « Je suis un homme. C'est moi qui commande. Je n'accepte pas la moindre remarque sur ma conduite. Ton seul devoir est d'obéir. Prend garde de ne pas m'obliger à t'apprendre à vivre. » Cette leçon et d'autres qui suivirent lui apprirent qu'elle pouvait tout supporter — même la vie à côté des *'afrīt'* — mais pas la vue des yeux de son mari, rouges de colère contre elle². Son devoir était d'obéir sans aucune restriction; aussi avait-elle obéi. Sa personnalité s'était évanouie dans l'obéissance, au point qu'il lui répugnait de blâmer les soirées de son mari, fût-ce dans l'intime de son cœur. Et une conviction ferme s'établit dans son âme : pour elle, la virilité authentique, le despotisme et les soirées prolongées au delà de minuit étaient les attributs nécessaires d'une seule et même essence. Les jours passèrent et ses sentiments se transformèrent. Elle devint fière de tout ce qu'il faisait; elle ne tint plus compte de sa propre joie ou de sa propre tristesse à elle et elle resta, en toutes circonstances, l'épouse aimante, obéissante, entièrement soumise. »

Et plus loin, M. Naguib Maḥfūz écrit encore :

« Bref, on dit une fois à Amīna qu'un homme comme Monsieur Aḥmad 'Abd al-Gawwād, avec sa fortune, sa force, sa beauté et ses soirées continuelles au dehors devait avoir des femmes dans sa vie. Toute sa journée fut empoisonnée par la jalousie; une violente tristesse l'envahit. Comme le courage d'en parler directement à son mari lui manquait, elle porta son chagrin chez sa mère. Et sa mère se mit à la calmer par les paroles les plus douces qu'elle trouva. Puis elle lui dit : « Il t'a épousée après avoir répudié sa première femme; il aurait pu la reprendre s'il avait voulu ou bien épouser en plus de toi, deux, trois, quatre femmes. Son père s'est marié sans arrêt. Loue donc le Seigneur de ce qu'il t'ait fait rester son épouse unique ». Et même si les paroles de sa mère n'avaient pas eu d'effet

-
- (1) *'afrīt* signifie diable; On le dit également au figuré d'un enfant qui est un petit diable; c'est la même image qu'en français.
- (2) La fascination, la puissance presque physique d'envoûtement, que l'homme exerce sur la femme est également soulignée par M.N.M. dans *Ṣoqāq al-Midaqq*, lorsque le souteneur parvient, sans la brusquer le moins du monde, à faire faire à sa proie tout ce qu'il désire. « Je suis un homme », déclare-t-il à sa victime (1^{re} éd., p. 194).

sur le moment, tant était vive sa tristesse, peu à peu Amīna en accepta le bon sens et le sérieux. Et même si ces racontars étaient vrais, peut-être était-ce là encore un de ces traits essentiels du caractère masculin, comme les veillées au dehors et le despotisme. Un seul mal, en tout cas, valait mieux que des maux nombreux. Il lui était difficile d'admettre qu'un soupçon se mette à ruiner la vie heureuse et aisée qu'elle menait. Et puis, ces racontars n'avaient peut-être, après tout, aucune consistance, aucun fondement. Et elle se trouva, devant la jalousie, exactement dans la même situation que devant les difficultés de sa vie antérieure; elle se borna à les accepter comme on accepte le destin qui frappe sans qu'on n'y puisse rien. Le seul moyen de faire face qu'elle eût à sa portée était d'appeler la patience, de s'appuyer sur ses propres forces. C'était l'unique refuge à l'intérieur duquel elle pouvait surmonter ses répugnances. La jalousie et ce qui l'avait provoquée, devint ainsi comme les autres traits du caractère de son mari, comme la fréquentation des 'afrīt, des choses qui se supportent.¹''

Amīna, la mère, s'est soumise. Les enfants n'avaient pas le choix. Ils ont dû s'incliner, eux-aussi. Dans *Bayn al-Qaṣrayn*, on voit comment Aḥmad 'Abd al-Gawwād traite son fils Kamāl, âgé de onze ans, au moment du petit déjeuner qu'il prend seul avec ses trois fils.

“Tu t'es lavé les mains ?”, demandait Aḥmad 'Abd al-Gawwād et lorsque Kamāl répondait oui, le père continuait sur un ton impératif : “Montre-les moi”. Le garçon les lui présentait, ouvertes, en avalant sa salive avec terreur. Au lieu de l'encourager à la propreté, le père lui disait d'un ton menaçant : “Si tu oublies une seule fois de te les laver avant de manger, je te les couperai; tu n'auras plus à t'en soucier”. Ou bien le père questionnait Fahmi : “Est-ce que le fils de chien a appris ses leçons ?”. Fahmi comprenait immédiatement ce que cela signifiait; car “fils de chien” était le surnom de Kamāl dans la bouche du père et seigneur. Fahmi répondait qu'il les savait très bien. [.....] Et le père ajoutait seulement sur un ton irrité : “La bonne éducation vaut mieux que le savoir” puis, se tournant vers Kamāl, il continuait sur un ton tranchant : “Ecoute, fils de chien, ...” (B.Q., p. 19-20).

(1) *Bayn al-Qaṣrayn*, p. 5-8. Par la suite, nous utiliserons les abréviations suivantes : B.Q. = *Bayn al-Qaṣrayn*, Q.S. = *Qaṣr al-Shawq*, S. = *al-Sokkariyya*.

Le père a conscience d'être un homme, d'être l'homme de la maison. Il a des allures de protecteur pour sa femme. Il la laisse diriger librement son domaine, être la maîtresse de maison, s'occuper des enfants. A son retour, il s'enquiert de ce qui s'est passé. Sa femme est là pour le servir. Lorsqu'il rentre au milieu de la nuit, la tête encore pleine des chansons et des bons mots de la soirée, elle se précipite, la lampe à pétrole à la main, pour éclairer l'escalier; elle l'aide à ôter son manteau, à se déchausser. En cas d'incartade, il se montre inflexible, sans cœur. Il avait épousé une première femme, avant Amīna, et c'est d'elle qu'il avait eu Yasīn. Un jour, il l'a renvoyée en guise de correction. Au fond, il aurait accepté de la reprendre; mais il attendait un mot, un geste, par lequel cette femme se serait humiliée devant lui. Rien n'est venu; il n'a pas cédé et l'a repudiée (B.Q., p. 94-95). Avec Amīna, la même scène se reproduit lors de l'innocente visite à Sayyidna Ḥosayn qui prend figure de rébellion à ses yeux.

Lorsqu'il s'agit de marier ses filles, il songe autant à lui-même, à son propre honneur qu'au bonheur de ses enfants. Des dames sont venues demander la main de 'Aysha; mais il devine qu'il y a là-dessous des manigances de ses enfants. Il soupçonne le prétendant, un ami de Fahmi, d'avoir aperçu le visage de 'Aysha et il pense immédiatement à ce que les gens pourraient dire, si ces soupçons étaient fondés et si cela se savait.

“Je n'aimerais pas, dit-il à sa femme, je ne veux pas donner ma fille à quelqu'un qui ferait soupçonner ma réputation. Non ! ma fille n'ira habiter dans la maison d'un homme que si je suis sûr que le premier motif qui le pousse à la demander en mariage est le désir sincère de devenir mon gendre, à moi, moi, moi ... “Aucun regard d'homme n'est tombé sur mes filles”, me dis-tu. Bien sûr, bien sûr, ... Madame Amīna.”

Et l'exclamation finale est un cri de tristesse, plein de mépris pour le sexe faible :

“On m'envie parce que j'ai engendré trois fils... Oui, vraiment, je n'ai engendré que des femmes, cinq femmes” (B.Q., p. 141).

Malgré tout, la vie est supportable pour la famille. D'abord parce que le père est absent la plupart du temps; Amīna, la mère, gouverne alors la maison et elle le fait avec douceur et bonté. Par ailleurs, les

frères et sœurs s'entendent bien entre eux, à part les éternelles disputes entre 'Aysha et Khadija. Ensuite, il y a la dissimulation et le mensonge, ces armes des faibles auxquelles tous ont recours de temps à autre. Comment une femme que la moindre peccadille met à la merci d'une répudiation ne se défendrait-elle pas ainsi ? Comment les enfants, menacés par les terribles colères paternelles, ne le feraient-ils pas aussi ? Le despotisme a créé une atmosphère telle que le mensonge devient naturel. Le roman le dit sans détours.

Lors de la "révolte" de la famille et de la visite d'Amīna à la mosquée de Sayyidna Ḥosayn, toute la famille se met d'accord sur le mensonge à faire au père afin de cacher la désobéissance. Mais Amīna est incapable de mentir, trop douce pour cela ou trop effrayée par son mari, et elle avoue tout.

Quelques jours plus tard, lorsque Khadija voit sa sœur cadette fiancée la première, elle en conçoit un profond dépit. Son père avait pourtant déclaré nettement qu'il refuserait de marier 'Aysha avant Khadija; mais il avait changé d'avis. Et Khadija, furieuse en son for intérieur, doit faire semblant d'accepter son sort. Comme le dit le roman :

"Elle ne pouvait que dissimuler ses sentiments; car la dissimulation dans cette famille — surtout quand il s'agissait de sentiments — était une habitude bien ancrée et une nécessité morale qu'imposait l'ombre de la terreur paternelle" (B.Q., p. 212-213).

Fahmi, lui-aussi, est pris par le dilemme : obéir à son père qui lui interdit de manifester contre les Anglais en 1918 ou bien passer outre, car le patriotisme est plus fort que tout dans l'âme de cet étudiant. Au cours d'un chapitre qui est un des meilleurs et qui frôle le tragique, Fahmi ne trouve point d'autre solution que de mentir à son père. Le roman décrit ainsi la scène :

"Le mensonge, dans cette maison, n'était point un vice infâmant. Personne n'aurait pu y jouir de la paix à l'ombre du père sans la protection du mensonge. Ils se le disaient en eux-mêmes et le proclamaient ouvertement entre eux. Bien plus, ils s'entendaient entre eux sur ce qu'il faudrait dire en cas de situation délicate. La mère avait-elle eu l'intention d'avouer ce qu'elle avait fait, le jour où, en l'absence du maître et seigneur, elle s'était échappée pour son pèlerinage à Sayyidna Ḥosayn ? Est-ce que Yasīn aurai jour

s'enivrer, et lui, Fahmi, aurait-il pu aimer Marie, et Kamāl aurait-il pu faire ses diableries entre Khān Ja'far et Khoronfish, sans la protection du mensonge ? Le mensonge n'était matière à scrupule pour aucun d'entre eux. S'ils avaient toujours dit la vérité à leur père, jamais ils n'auraient goûté la joie de vivre. Aussi Fahmi répondit-il calmement à son père : Vos ordres seront exécutés, papa" (B.Q., p. 375).

Cependant le roman parle explicitement de deux cas dans lesquels il serait criminel pour un musulman de mentir. D'une part, on ne ment pas lorsqu'il s'agit de la conduite d'une musulmane. Lorsque le petit Kamāl déclare avoir vu Marie, la voisine, sourire familièrement à un soldat anglais, la mère, aussitôt, le rappelle à l'ordre, précisant qu'il serait très grave en ce cas de ne pas dire la vérité :

“Mentir sur un tel sujet est un crime que Dieu ne pardonne pas. Réfléchis bien, mon fils. N'as-tu pas dit autre chose que la vérité ?” (B.Q., p. 389)¹.

Et d'autre part, l'on est tenu de dire la vérité complète lorsque l'on jure sur le Coran. Dans la scène avec Fahmi dont nous parlions à l'instant, le père use de ce dernier moyen. Aussitôt après avoir mentionné la réponse de Fahmi, le roman continue :

“Cette déclaration fut suivie d'un silence qui permit au père et au fils de respirer un peu. Aussi Fahmi crut-il que l'interrogatoire paternel s'était bien terminé. Le père, lui, pensait qu'il fallait sauver son fils du gouffre dans lequel il se jetait². Pendant que

(1) Le Coran flétrit sévèrement ceux qui ont calomnié la vertu de 'Aysha, la plus jeune femme du Prophète (sourate XXIV, versets 11 et suivants). Il flétrit aussi ceux qui ont calomnié la virginité de Marie, mère de Jésus (Coran IV, 155/156).

Notez ici la façon dont parle la mère. Elle évite d'employer le mot de mensonge. Car si un mensonge se tolère dans bien des cas, on admet beaucoup plus difficilement d'être traité de menteur. Dans ses disputes avec sa belle-mère, Khadija a le malheur de prononcer ce mot, d'autant plus insolent qu'il est adressé à une dame d'un certain âge (Q.S., p. 226). Ce mot va déclencher toute une scène entre Khadija et son père que la belle-mère a appelé au secours. Ce chapitre est un de ceux dans lequel l'auteur montre le plus d'humour (p. 219-229).

(2) C'est-à-dire la participation à des manifestations contre lesquelles les Anglais ont ouvert le feu et qui ont fait des morts.

Fahmi attendait la permission de se retirer, le père se leva soudain, se dirigea vers l'armoire à habits, l'ouvrit, y plongea la main tandis que le jeune homme le suivait des yeux, sans comprendre. Puis il revint près de son fils en portant un exemplaire du Coran. Il regarda Fahmi longuement, puis, lui tendant le Livre, il dit :

— “Jure-moi sur ce Livre

Fahmi eut un mouvement de recul qui lui échappa, avant d'avoir pu réfléchir à la situation, comme s'il fuyait une langue de feu qui aurait soudain jailli vers lui. Et il resta dans la même attitude, regardant son père, les yeux écarquillés, avec embarras, effroi, désespoir” (B.Q., p. 375).

Et le combat se poursuit. Fahmi ne cède pas, ne jure pas. Les nerfs à bout, il se met à pleurer silencieusement; puis il s'enfuit sans que le père ose insister. Le père essaiera plus tard de faire appel à l'autorité d'un cheikh pour convaincre son fils. Mais le roman présente le cheikh comme un partisan du *statu quo*, de la résignation. Et cette intervention n'aura pas plus de succès (B.Q., p. 418).

Bref, la douceur de la mère, la fréquence des absences du père, l'entente des frères et sœurs, et le mensonge, le cas échéant, expliquent pour une bonne part l'attachement que tous les enfants ont pour leur maison. Mais il y a plus. Le père n'est pas seulement celui dont on a peur. Il est encore l'homme fort dont la protection est indispensable, ne serait-ce que pour chasser la crainte des djinns. Aḥmad ‘Abd al-Gawwād a le sens de la solidarité familiale; lorsque celle-ci est en jeu, tous peuvent compter sur lui. Si l'un des enfants a des ennuis, il vole à son secours, quitte à faire ensuite une scène à l'intéressé entre les quatre murs de la chambre paternelle. Vue du dehors, la famille fait bloc. On le constate à plusieurs reprises. Tantôt le père apaise avec diplomatie et cadeaux une bande de “grands” que Kamāl a eu l'imprudence de provoquer à l'école. Tantôt il essaie de calmer le beau-père de Yasīn irrité par la conduite de ce dernier. Plus tard, lorsqu'un de ses fils devenus grands sera menacé d'une mutation en Haute-Egypte, il fera jouer ses relations et l'intéressé restera au Caire¹.

(1) L'auteur n'invente rien lorsqu'il décrit les fonctionnaires cairotes consternés à l'idée d'être mutés en province. Il y a un monde entre la vie au Caire et celle des localités de province. Dans le roman *Khān Khalīlī*, M. Naguib Maḥfūz parle d'Assiout où son héros, le jeune employé de banque, travaillait avant d'être muté au Caire; celui-ci fait un jour en riant allusion à sa “chasteté forcée” là-bas (ch.

Les questions d'argent ne comptent pas pour lui, lorsqu'il s'agit des siens. Dans ses rapports avec ses enfants, il n'y a pas la moindre ombre d'avarice. Lorsqu'il s'aperçoit, à la veille du mariage de Yasīn que celui-ci a dépensé au jour le jour tout son traitement au lieu de faire des économies, c'est lui qui couvre les frais de la noce. Enfin, à mesure que ses enfants grandissent, il intervient de moins en moins dans leurs affaires. Plus tard, pourtant, lorsqu'il apprend que Yasīn, l'incorrigible, a vendu un magasin qu'il tenait en héritage de sa mère, Aḥmad 'Abd al-Gawwād s'exclame :

“Comme si je n'existais pas ! Même pour cela, il ne me consulte pas” (Q.S., p. 312).

Le père, d'ailleurs, doit s'imaginer qu'il remplit tous ses devoirs vis-à-vis des siens. Chaque fois qu'un danger menace ses fils, il s'adresse à un cheikh qu'il connaît et lui commande des talismans protecteurs. Peut-être est-il sincèrement persuadé qu'il aime ses enfants, les fils plus que les filles évidemment. Un jour, un cri lui échappe, en face de Yasīn :

“Est-ce que tu n'aimes pas ton fils, comme tous les pères ?” (Q.S., p. 318).

Et au fond, Aḥmad 'Abd al-Gawwād, cet homme intraitable, volontaire, despote, a beau faire tout ce qu'il veut, il ne se soumet pas moins à un certain nombre de règles. Nous venons de voir son sens de la solidarité familiale. Il est également nationaliste, vibre à toutes les nouvelles politiques. Lorsque le Wafd¹ fait de quêtes pour financer une

18; 2e éd., p. 122). Dans *al-Sokkariyya*, un des amis de Kamāl est maintenant à Tanṭa où il mène une vie édifiante de père de famille modèle, alors que jadis au Caire, il avait eu une jeunesse moins rangée. En province, les mœurs sont plus traditionnelles. Au poids de l'éloignement de la famille que craint le cairote s'ajoute celui du sérieux de la vie en province, pour ceux qui auraient aimé s'amuser librement. Là-bas, les yeux des voisins, le souci de sa réputation, l'absence de lieux dits de plaisir obligent à faire de nécessité vertu (voir par exemple ce que Fu'ād Ḥamzāwī, le fils de l'employé du magasin de Aḥmad 'Abd al-Gawwād, dit de la vie à Qena où il était dans la magistrature. S., p. 94).

(1) Le mot *wafd*, littéralement “délégation”, désigna d'abord la délégation constituée par Sa'ḍ Zaghoul et ses amis. Ceux-ci demandèrent à aller à Londres en 1918-1919 pour y négocier l'indépendance de l'Égypte. Cette demande fut refusée. Les Anglais autorisèrent ensuite la “délégation” à se rendre à la conférence de

campagne, il donne généreusement sa contribution. Il signe la fameuse pétition par laquelle le Wafd voulait montrer aux Anglais en 1918 qu'il représentait bien le peuple égyptien. Sans être de la génération pour laquelle la politique est devenue entre 1918 et 1927 une véritable religion, il est de cœur avec ceux qui veulent libérer l'Égypte. Aussi le cas de Fahmi, qui s'est lancé en cachette dans les manifestations, est-il une source de déchirement pour lui. Il est tiraillé entre son nationalisme et sa volonté de régir les siens en despote. En l'atteignant au plus profond de ces deux sentiments, la mort de Fahmi est le premier coup qui frappe durement cet homme habitué jusque-là à voir tout plier devant lui.

Il a également le sens de l'honneur, cette *karāma* dont il est tant question tout au long de la trilogie. Mélange de fierté, d'amour propre, à la fois souci de sa dignité et sentiment chatouilleux de sa propre personne, la *karāma* joue un rôle capital dans la psychologie de tous les personnages de M. Naguib Maḥfūz. Lorsqu'il s'agit du père, c'est le souci de sa dignité qui règle ses soirées. Il reste relativement modéré dans sa conduite, si on le compare à son fils Yasīn. Peut-être se tranquillise-t-il la conscience par le fait qu'il choisit avec soin ses partenaires et se lie avec elles pour une longue durée ? Et ses amis s'amuse à fêter le jour où il prend une nouvelle maîtresse comme on fête une noce (cf. B.Q., p. 92-93).

Un jour, un cheikh avec lequel il est lié, le cheikh Metwalli 'Abd al-Ṣamad, lui fait la leçon et lui reproche sa vie qui n'est pas conforme à l'islam. Aḥmad 'Abd al-Gawwād proteste :

«Je n'ai jamais accepté, ne fut-ce qu'un seul jour, ce qui allait contre l'honneur et la dignité. Dieu en soit loué.»

Mais le cheikh essaie de lui montrer qu'il pourrait satisfaire ses instincts de la même façon tout en respectant les règles de l'islam. Il lui suffirait d'être officiellement polygame et d'user du divorce. Le cheikh le lui dit nettement en guise de réplique :

la paix. Comme l'écrit Maxime Chrétien dans son *Histoire de l'Égypte moderne*, collection Que sais-je ? PUF, Paris, p. 67 : «La Grande-Bretagne qui a refusé de négocier avec l'Égypte, laisse donc celle-ci porter le conflit anglo-égyptien devant le concert mondial des Etats. C'est qu'elle n'ignore pas que cette tentative (la première) d'une intervention internationale est vouée à l'échec». Le nom de Wafd a désigné ensuite le parti présidé par Sa'd Zaghloul et dont l'activité s'exercera pendant plus de trente ans en Égypte.

“C’est une faible excuse à laquelle seuls les faibles ont recours. Le péché est une malédiction, fut-il commis avec une femme débauchée. Feu ton père avait la passion des femmes; il s’est marié vingt fois. Pourquoi ne fais-tu pas comme lui et ne quittes-tu pas la voie de la désobéissance à Dieu ?”

Aḥmad ‘Abd al-Gawwād plaisanta, évoqua les frais de mariage qu’avait dû déboursier son père, parla de ses enfants pour lesquels il travaillait et ajouta :

“N’oublie pas, Cheikh Metwalli, que les jolies filles d’aujourd’hui sont les esclaves d’autrefois que Dieu a permis de vendre et d’acheter. Et Dieu, avant tout et après tout, pardonne. Il est miséricordieux” (B.Q., p. 38-39).

Il est clair dès lors que Aḥmad ‘Abd al-Gawwād refuse d’être officiellement polygame à cause de sa dignité. Plus tard, dans *Qaṣr al-Shawq*, lorsqu’il sera sur le point d’épouser Zannouba qui se refuse à lui tant qu’ils ne seront pas mariés, le sens de sa dignité le retiendra au dernier moment. Il ne voudra pas s’allier à une femme de condition inférieure, même pour en faire sa seconde femme. Un duel épuisant entre son orgueil de despote à qui une femme résiste et son sens de sa *karāma*, de sa dignité, lui portera le second coup de sa vie, le plus dur à supporter après la mort de Fahmi¹.

Enfin la maladie, la vieillesse, le spectacle de la tristesse de ‘Aysha

(1) Dans *Ṣoqāq al-Midaqq*, le commerçant en gros qui a son dépôt dans l’impasse en question, hésite lui-aussi à prendre une seconde femme sur ses vieux jours. Il a peur de déchoir de son rang. Mais sa passion l’emporte. Sa femme légale a passé l’âge de la jeunesse et lui, tout en refusant les amours illégitimes, n’a nullement l’intention de se priver de ceux qui lui sont permis par la religion. Il surmonte son hésitation et convoque à son bureau la mère de la jeune beauté de l’impasse (*Ṣoqāq al-Midaqq*, 1^e éd., p. 131). Ce commerçant en gros est présenté comme un personnage doué, lui-aussi, d’une virilité exubérante qu’il entretient par un plat quotidien assaisonné d’aphrodisiaque qui fait jaser toute l’impasse (*ibid.*, p. 66-67, 131 sq.). C’est un homme qui “se plonge dans son travail le jour et dans ses instincts la nuit” (p. 66), à tel point que sa femme en est lasse et cherche à le fuir. Son projet de second mariage échouera. Il aura une attaque à la veille des noces. Il en réchappera; mais le médecin lui interdira tout excès et il passera son temps à grommeler contre tout le monde : “Ils m’ont jeté le mauvais œil, ils m’ont jeté le mauvais œil” (p. 174). Le roman présente ailleurs, de façon assez comique, une autre histoire d’aphrodisiaques (p. 151).

l'achèveront et son orgueil d'homme baissera pavillon. Un jour où, après avoir parlé mélancoliquement des infirmités de l'un de ses vieux amis, il appelait une mort rapide, n'entendit-il pas son ami Moḥammad 'Effat lui dire en plaisantant :

“Si tu te laisses vaincre par les pensées noires, c'est que tu es devenu une femme. Proclame que Dieu est unique, vieux frère”
(S., p. 135).

Et un jour, vers la fin de sa vie, Amīna, tout en lui donnant à boire un de ces remèdes qu'il n'aime pas, lui racontera, comme par hasard, qu'à la mosquée, le Cheikh a expliqué la façon de réparer ses péchés (S., p. 164). Simple coïncidence ? Ou plutôt allusion aux pénitences de la vieillesse qui effacent le passé ?

Il reste une dernière question à poser. Quel rôle M. Naguib Maḥfūz fait-il jouer à la religion dans la vie de Aḥmad 'Abd al-Gawwād ? Quelle place réelle fait-il tenir à l'islam dans l'existence de cet homme qui ne manque pas une de ses cinq prières quotidiennes, qui conduit solennellement ses fils à la mosquée pour la prière du Vendredi, et dont les lèvres prononcent souvent le nom de Dieu ? Les deux phrases que nous venons de rencontrer nous semblent caractéristiques de la religion que l'auteur attribue à son héros. D'une part, il s'agit de proclamer l'unité de Dieu; d'autre part, l'on est fermement convaincu que Dieu pardonne, qu'Il est miséricordieux.

Sur l'unité de Dieu, Aḥmad 'Abd al-Gawwād est intransigeant. Il a une foi inébranlable et qui ne se discute pas. Il est scandalisé par la position que son fils Kamāl adopte à la suite de Darwin. Mais cette foi s'arrête au seuil de tout un secteur de sa vie. Elle ne modifie pas son amour-propre de despote. Elle ne lui donne pas de cœur dans la vie quotidienne. Elle n'a pas de prise sur ses instincts sensuels. Au fond, pour lui comme pour plusieurs autres personnages, dominer est le propre de l'homme. Quant aux instincts sexuels, il les considère comme des forces aussi naturelles que le boire et le manger. On ne trouve, dans la bouche de Aḥmad 'Abd al-Gawwād, aucune réflexion qui montrera t les prolongements humains de l'amour charnel. Les excès en ce domaine lui semblent interdits comme le sont les autres péchés, boire du vin, rompre le jeûne, etc... Dans le roman, Aḥmad 'Abd al-Gawwād sait bien qu'il n'est pas en règle avec Dieu. Lorsqu'il prie à la mosquée, il demande à Dieu de protéger les siens; mais lorsque le prédicateur donne son sermon, il entend bien la voix qui l'appelle à se convertir, cepen-

dant, ajoute le roman :

“Comme Yasīn, Aḥmad ‘Abd al-Gawwād ne demandait pas à Dieu la conversion; et s’il la demandait, c’était du bout des lèvres seulement, mais pas du fond du cœur” (B.Q., p. 364).

Kamāl, même après la perte de sa foi musulmane, restera choqué par la double conduite de son père. Il en parlera un soir à Yasīn et celui-ci répondra tout bonnement :

“Est-ce que moi je suis un mécréant ? Est-ce que toi tu es un mécréant ? Est-ce que les califes étaient des mécréants ? Dieu pardonne; Il est miséricordieux” (Q.S., p. 348).

2. **Amīna, la mère**

Le figure d’Amīna, la mère, est inséparable de celle de son mari. Son caractère doux et bon, craintif et soumis, fait oublier sa beauté dont le roman parle à peine. Une ou deux phrases en passant rappellent que Aḥmad ‘Abd al-Gawwād a de la chance de l’avoir pour femme, même à ce point de vue. Tout l’intérêt du lecteur est centré sur les qualités morales d’Amīna. Sa piété est sincère; elle aime à rappeler que son propre père était un cheikh, un azhariste.

On la voit à la maison, le matin, après le départ de son mari et de ses fils. Où sont-ils allés? Cloîtrée comme elle est, de par la volonté de son mari qu’elle appelle toujours “*Sayyid*”, c’est à dire “Seigneur” ou “Monsieur”, Amīna ne connaît du Caire que ce qu’on peut apercevoir de chez elle : la rue bruyante, les maisons voisines, les minarets et les coupoles des mosquées historiques si nombreuses dans le quartier. Au delà de cet horizon, s’étend un monde inconnu pour elle. Où est l’école de son petit Kamāl ? Où est le magasin de son mari ? Montée sur la terrasse, elle regarde cet univers dont l’accès lui est interdit; puis elle ouvre les mains dans une attitude d’oraison en disant :

“Mon Dieu, prenez soin, je vous en supplie, de monsieur et de mes enfants, de ma mère et de Yasīn, et de tous, musulmans et chrétiens; même des Anglais, Seigneur, mais faites-les sortir de notre pays à cause de Fahmi qui ne les aime pas” (B.Q., p. 33).

Dans sa piété, la crainte des djinns voisine avec la dévotion à

Sayyidna Ḥosayn. Elle envoie parfois sa fidèle servante consulter un voyant, par exemple, pour savoir si sa fille Khadīja se mariera bientôt. Elle aide son petit Kamāl à revoir ses leçons de Coran et elle en profite pour accroître ses connaissances religieuses. Le roman les montre tous deux occupés un soir par le texte de la "sourate des Djinns" (Sourate 72; cf. B.Q., p. 59). Le petit Kamāl lui parle alors avec confiance d'une question qui le préoccupe :

— "Est-ce que mon père craint Dieu, demande le petit ? Toute surprise, Amīna lui répondit d'un ton désapprobateur :

— Quelle question bizarre !... Ton père est croyant, mon fils; et un croyant craint son Seigneur...

Le petit secoua sa tête, tout penaud, et dit en baissant la voix :

— Je ne me figurais pas que mon père craignait quelque chose...

La femme s'écria, sur un ton de reproche :

— Que Dieu te pardonne ! . Que Dieu te pardonne !...

(B.Q., p. 60).

La présence d'Amīna dans la maison est apaisante. Tous, même Yasīn qui n'est pourtant pas son fils, lui sont attachés. Elle sait que son mari est sévère. Mais les maris d'autrefois n'étaient guère plus libéraux, même s'ils laissaient sortir leurs femmes le jour où le *maḥmal*¹ était promené solennellement à travers le Caire (B.Q., p. 181). Après l'incident de Sayyidna Ḥosayn, Aḥmad 'Abd al-Gawwād la renvoie de façon odieuse, la sépare de ses enfants. Cette dureté ne lui arrache aucune plainte. Elle souffre en silence, se retire chez sa mère où tout a un air affectueux et vieillot. Les premiers moments passés, la conversation se ralentit; soudain on s'aperçoit qu'elle pleure et la vieille femme se contente de lui dire doucement :

— "Tu pleures ! Que tu es sottre ! Comme si tu ne pouvais supporter deux nuits à passer tout près de ta mère" (B.Q., p. 189).

(1) Le *maḥmal* était un riche palanquin de brocart qu'un chameau promenait sur son dos à travers les rues du Caire, à l'occasion des fêtes du départ et de celle du retour du pèlerinage à la Mecque. Ces jours-là, les dames et les jeunes filles sortaient de leurs harems pour aller voir passer le long et pittoresque cortège dont le *maḥmal* était le centre. Ces fêtes, qui dataient du XIIIe. siècle, ont été supprimées en 1952.

Notez ici les limites de la liberté féminine; le *maḥmal* ne se produisait que trois fois l'an.

Sa vie s'identifie avec celle de son mari et de ses enfants. Elle ignore tout du monde extérieur et pose parfois des questions naïves. Elle ne s'occupe pas de politique; ou plutôt, elle montre, en face de l'occupation anglaise, la même résignation passive qu'en face du despotisme de son mari. Elle essaie de raisonner Fahmi qui bout de rage et montre des tracts contre les Anglais : "Est-ce que ce ne sont pas des hommes comme nous ? dit-elle. Ils ont des enfants et des mères". Comme celui-ci réplique : "Il n'y a pas de vie pour un peuple quand il est gouverné par un étranger", et qu'il insiste : "Si notre Seigneur Mahomet avait été en vie aujourd'hui, jamais il n'aurait supporté d'être gouverné par les Anglais", elle essaie de protester, mais en vain. Fahmi réplique que Sa'd Zaghoul fera ce que firent les anges venus au secours des premiers musulmans, au temps du Prophète. Ensuite, pour éviter une querelle, il se réfugie dans le mensonge, alléguant qu'il voulait seulement plaisanter (B.Q., p. 308).

Amīna pense surtout aux siens, aux dangers qui les guettent. Mais après la victoire de Sa'd Zaghoul qu'elle appelle respectueusement Sa'd Pacha, elle change de ton. En bonne musulmane sensible à l'apologétique de la victoire, elle voit l'action de Dieu dans le succès de l'Égypte :

"Sa'd Pacha est un homme qui a de la chance, tout le monde acclame son nom; jamais on ne l'a fait comme cela pour le Khédive. Sans aucun doute, c'est un bon musulman, car Dieu ne donne la victoire qu'aux musulmans. [...] Cet homme est né la nuit du destin!" (B.Q., p. 429).

Le roman la dépeint toujours affectueuse, toujours effacée; il montre le cas échéant la vénération qu'elle a pour les azharistes. Elle n'admet pas que la première femme de Yasīn se permette de reprocher à Sa'd Zaghoul sa qualité d'ancien azhariste (B.Q., p. 309). Seule, la conduite

(1) La nuit du destin, *laylat al-qadr*, est celle des dix dernières nuits du mois de ramadan pendant laquelle, suivant la tradition musulmane, le Coran est "descendu" du ciel supérieur dans le ciel inférieur, le plus proche de la terre. Les uns la placent le 27 ramadan; mais la majorité des musulmans disent qu'on ne peut savoir sa date exacte à quelques jours près. La nuit du destin est une nuit bénie, qui porte bonheur. Une croyance populaire très répandue veut que les souhaits formulés durant cette nuit soient réalisés (cf. MIDEO 3, 196, p. 40, 42 n. 2). Dans *Khān Khalīlī*, dont l'action se déroule en partie durant le mois de ramadan, on assiste à la célébration de la nuit du destin par la famille (ch. 14; 2e éd., p. 100 sq.).

de la voisine Marie lui est pénible; tout ce qui concerne Marie lui semble aller contre le souvenir de Fahmi qui jadis aurait voulu l'épouser. Bref, les années passent et lorsque son mari sera sur son lit d'agonie, incapable de parler, de bouger, c'est elle qui récitera près de lui, pour lui, la *shahāda*, l'acte de foi musulmane (S., p. 212).

Un soir, Kamāl devenu grand la trouvera bien ignorante. Elle est "la délicatesse ignorante" se dira-t-il (Q.S., p. 358). Le fait est que les crises par lesquelles passent ses fils lui échappent. Elle sent que quelque chose ne va pas, voudrait comprendre, interroge. A quoi bon ? Telle qu'elle est, il lui serait bien difficile de les aider plus qu'elle ne le fait déjà.

3. **Yasīn, le fils aîné**

Yasīn a vingt et un ans, en 1917, lorsque commence le roman (B.Q., p. 48). Il est né d'un premier mariage de Aḥmad 'Abd al-Gawwād et sa mère a été répudiée. Il n'a pas dépassé le certificat d'études primaires et travaille comme secrétaire dans une école du quartier.

Quelle a été l'intention de M. Naguib Maḥfūz lorsqu'il a campé ce personnage dépourvu de caractère, incapable de résister à ses instincts et que seul, le milieu qui l'entoure empêche de dégringoler plus bas ? Veut-il peindre un type d'homme qui se rencontrerait moins rarement qu'on ne le croirait ? Veut-il insister sur la solidarité familiale ? Que donnerait Yasīn, en effet, si sa famille n'était pas là pour l'épauler ? Le roman le montre sympathique à ses frères et sœurs malgré son égoïsme. Il prend part à la vie commune, y met sa note de gaieté. Il lit de temps à autre des romans, ou même d'anciens poètes, et c'est lui qui a initié Kamāl à la littérature. L'auteur a quelques lignes pleines d'humour sur la façon dont Yasīn, comme beaucoup de ses contemporains en chair et en os, comprenait la poésie arabe, écrite dans une langue si éloignée du parler quotidien.

"Les romans, policiers ou autres, le captivaient davantage que la poésie; et pourtant, il aimait aussi la poésie. Il la lisait sans se mettre martel en tête, saisissant ce qui était facile à saisir et se contentant de goûter le rythme, lorsque le sens était difficile. Il se reportait bien rarement aux notes du bas des pages qui fourmillaient de gloses. Il lui arrivait de savoir par cœur un vers et de le déclamer, tout en n'en comprenant guère la signification. Ou bien il imaginait un sens qui n'avait rien à voir avec la réalité, ou même

il n'en trouvait aucun. Malgré tout, des images, des expressions se déposaient dans sa tête, formant un trésor que les gens comme lui sont fiers de posséder et dans lequel ils puisent à temps et à contre temps, ce dernier cas étant d'ailleurs le plus fréquent" (B.Q., p. 332).

La politique ne trouble guère son égoïsme. Il est nationaliste comme tout le monde; mais il s'arrête, dans son nationalisme, au moment où sa vie et ses habitudes risqueraient d'être dérangées. Un jour cependant, il est entraîné par le mouvement général dans une manifestation de joie, lorsque la libération de Sa'd Zaghoul est annoncée. Il avoue qu'il s'est alors senti tout transformé, soulevé, pris par l'ambiance qui lui donnait une autre personnalité (B.Q., p. 428).

M. Naguib Maḥfuz est parvenu petit à petit (peut-être par au début) à faire regarder Yasīn comme ses frère et sœurs le regardaient. Si on le voit avec d'autres yeux, sans affection, Yasīn n'est plus qu'un être terriblement sensuel, défrayant la chronique par ses frasques périodiques et dont certaines sont parfois répugnantes. L'auteur a-t-il voulu piquer l'intérêt d'une certaine catégorie de lecteurs qui aiment ce genre d'aventures ? Ou bien a-t-il voulu compléter le portrait du père en montrant ce que devenait la sensualité lorsqu'elle n'était plus contrebalancée par le sens de la dignité et de certaines limites à garder ?

Au fond, Yasīn est la victime d'une hérédité qu'a encore aggravée son enfance restée longtemps sans affection. La bonté de sa belle-mère Amīna est venue trop tard pour lui; d'ailleurs, une telle bonté ne remplacera jamais la présence de la vraie mère. Cette mère de Yasīn apparaît à deux ou trois reprises dans le roman. Rejetée par Aḥmad 'Abd al-Gawwad qui l'a répudiée, elle se remarie plusieurs fois, ne suivant que ses sens, et finalement épouse légalement un homme plus jeune et d'un milieu inférieur qui en veut à ses économies. Yasīn enrage; il souffre, lui qui pourtant semblait capable de tout en matière de sensualité. Il souffre dans son honneur en songeant à ce qu'on pense de sa mère¹. Il ne peut aimer une telle mère et va un jour lui faire une scène assez pénible.

(1) Dans *Zoqāq al-Midaqq*, le fils du cafetier est aussi irrité par la conduite de son père, ou plutôt par les commérages dont sa pédérastie est l'occasion. Le texte explique les sentiments du fils :

“Il n'avait cure du péché en lui-même. Mais il était furieux du scandale que celui-ci provoquait et de cet enfer d'injures, de vociférations et de batailles qu'il avait allumé à la maison. Quant au péché lui-même, il ne s'en souciait absolument pas. Bien plus, la première fois qu'il en avait eu connaissance, il avait

Victime du divorce, c'est à travers Yasīn qu'apparaît dans la trilogie le caractère inhumain de la sensualité et du divorce. Marié successivement à deux femmes qu'il trompe, ses deux mariages aboutissent à des répudiations à la suite de scandales. Il renvoie sa seconde femme, Marie, à la suite d'une scène plus que courtelinesque, en pleine ivresse, face aux voisins qui ont été appelés à l'aide. Et Marie, rejetée, finira un jour dans la prostitution.

Finalement il sera mâté par sa troisième femme, Zannouba, la joueuse de luth qui avait été jadis sa maîtresse. Elle seule, avec son désir d'avoir un foyer à elle, désir qui la rend plus coulante envers Yasīn, trouvera le moyen de le ramener, sinon à la raison, du moins à une vie moins chaotique. On apprendra encore qu'à la suite d'une histoire, Yasīn a failli être muté en Haute-Egypte. Mais son père a fait agir ses relations et il a été seulement transféré à un autre poste à l'intérieur du Caire. On apprendra que, de temps en temps encore, il ne peut se retenir de marcher dans la rue derrière des dames et des jeunes filles, surtout celles qui jouissent d'un embonpoint particulier, en les importunant de ses réflexions admiratrices. On apprendra qu'il fréquente encore de temps en temps des bonnes bien élevées travaillant dans des familles européennes. Peut-être fallait-il une femme comme Zannouba pour comprendre un garçon toujours prêt à se comporter, disait-elle, "comme un taureau dans un enclos de vaches". Zannouba arrivera d'ailleurs à se faire accepter dans la famille après avoir été tenue longtemps à l'écart. Là encore les deuils, la mort du premier bébé qu'elle aura de Yasīn, resserreront les liens de la famille. On aura pitié d'elle et elle saura répondre à cette pitié.

On verra, dans le troisième roman, Yasīn qui aime ses enfants, naïvement, maladroitement, les réveillant la nuit lorsqu'il rentre, pour passer quelques moments avec eux. Son fils Raḍwān, né de son premier mariage, profitera des occasions qui se présenteront pour rester souvent hors de cette maison où sa mère n'habite plus. Et cette mère, il ne pourra même pas aller la voir en paix sans que son beau-père ne l'importune de paroles humiliantes sur le compte de Yasīn. Raḍwān, lui-aussi, est une victime du divorce; il réagira en manifestant un dégoût du mariage,

haussé les épaules dédaigneusement et avait dit sans y attacher d'importance : "C'est un homme. Un homme peut tout se permettre". Puis il avait fait chorus avec ceux que cela irritait et il avait critiqué son père, lorsqu'il avait vu sa famille jetée en pâture aux mauvaises langues et devenir la risée de tous" (*Zoqāq al-Midaqq*, 1^e éd., p. 72).

en ne cherchant qu'à faire carrière, à avoir des relations. Et comme la mère de Raḍwān, qui fut la première femme de Yasīn, est d'une famille influente, on verra le jeune homme user de cette influence en faveur de son père. Yasīn, enfin, aura un peu d'avancement au ministère, grâce à ce piston qui provoque les réflexions aigre-douces de ses collègues au cours d'une scène assez amusante (S., p. 154 suiv.). La solidarité familiale est décidément un des traits caractéristiques de cette bourgeoisie que décrit l'auteur.

4. Khadija et 'Aysha, les deux filles

Comme bien des jeunes filles de leur époque, cloîtrées dans le harem dès la fin de leurs études primaires, ces deux sœurs paraissent assez insignifiantes dans le premier roman. Au fond, seul le mariage comptait dans la vie d'une femme à cette époque. M. Naguib Maḥfūz s'est plu à camper deux types foncièrement différents de tempéraments féminins dans ces deux sœurs qui se chamaillent souvent mais sont inséparablement liées dans la vie familiale.

Khadija, l'aînée, a eu ses vingt ans en 1917, lorsque commence le roman. Elle est toujours la première lorsqu'il faut travailler à la maison. Mais elle est affligée d'un nez trop long, d'une langue impitoyable et, à sa grande indignation, les prétendants préfèrent sa sœur. Celle-ci, 'Aysha, seize ans, a un physique ravissant. Nonchalante, elle se regarde souvent dans la glace, laisse travailler sa sœur; elle a une jolie voix et aime chanter. Aux yeux de son entourage pour qui le physique est la première qualité d'une jeune fille, son seul défaut est d'être maigre. Sa mère a chargé la vieille bonne de la faire engraisser, comme l'exigent les canons de la beauté¹.

Khadija est la plus fidèle à ses pratiques religieuses : prière, jeûne de Ramadan. M. Naguib Maḥfūz (est-ce là une tendance d'un écrivain de gauche ?) lui prête également toute une série de travers. Il la fait jalouse du bonheur de sa sœur fiancée avant elle et bougonnante à la pensée que Dieu ne la récompense pas de sa fidélité.

(1) B.Q., p. 15, 26. Cette bonne est une ancienne servante de la maison qui a quitté ses maîtres pour se marier. Son mari l'a répudiée plus tard et elle est revenue à Bayn al-Qaṣrayn. Elle fait partie de la maison. Le même trait se retrouve dans *Zoqāq al-Midaqq*, (1^e éd., p. 169) à propos de la jeune beauté dont la sveltesse inquiète les commères et pour laquelle on propose des pilules qui fassent engraisser. Même trait dans *Khān Khalīlī*, ch. 21 au début.

“Je fais régulièrement toutes les prières rituelles, ne peut s’empêcher de penser Khadija en se comparant à sa sœur; mais elle, elle ne peut même pas les observer deux jours de suite. Je jeûne pendant tout le ramadan; mais elle, elle jeûne un jour ou deux, fait la sainte Nitouche au moment même où elle se glisse en cachette dans le dépôt des provisions pour se bourrer l’estomac de noix et d’amandes. Et lorsque tonne le canon de *l’iftār*¹, elle se précipite à table comme ceux qui n’ont encore rien mangé”. (B.Q., p. 214).

A chaque page, on rencontre la langue de Khadija. A son frère Yasīn qui a dépensé au jour le jour son traitement et ne peut payer les frais de son mariage, elle fait remarquer que c’est leur père qui va régler la note. Elle le lui dit ironiquement :

“Prends garde, n’aie pas l’air honteux devant les invités demain. Ils risqueraient de découvrir la vérité amère. Ils sauraient que c’est ton père qui t’a marié, que c’est lui qui a payé la dot et tous les frais de la soirée. Déplace-toi sans arrêt. Va d’une pièce à l’autre au milieu des invités, ris avec celui-ci, parle avec celui-là, monte, descend, fais un tour à la cuisine, appelle et crie, Peut-être les gens s’imagineront-ils que tu es l’homme et le seigneur de cette soirée!” (B.Q., p.264-265)

Finalement les deux sœurs se marient successivement à deux frères. Et les deux ménages habitent la même maison à Sokkariyya. Avec le mariage, les personnalités féminines se dégagent.

Curieuse maison que celle des deux frères, ces “bourgeois fainéants”, au caractère doux et facile, jouissant paisiblement de leurs rentes. Lorsque l’on discute sur les questions d’éducation, ils trouvent normal de ne pas avoir leur baccalauréat. Ceux qui possèdent de bons revenus, pensent-ils, n’ont pas besoin de dépasser le niveau du certificat d’études primaires. Ils ont le leur et cela leur suffit. Ils sont bienveillants au fond et supportent les mœurs dictatoriales de Khadija. Ils se promènent dans leurs appartements en longues robes de soie et aiment la musique.

Les deux sœurs ont été peu touchées par l’évolution du monde

(1) *L’iftār* est le repas pris le soir, dès que le soleil est couché, et par lequel se rompt le jeûne de la journée de ramadan. Voir *Khān Khalīlī* (chapitre 10) où est décrite la fin d’une journée de jeûne; une idylle s’amorce parce que l’un des héros du roman se met à la fenêtre en fin d’après-midi. Il attend l’heure de *l’iftār* et, pour tromper sa faim, regarde les balcons voisins. Il apercevra alors la jeune fille fatale.

moderne. Leur éducation ne les a point préparées à cela. Comme leurs maris, elles font figure de solides bastions des forces traditionnelles du passé. Khadija est la réplique féminine de l'autorité dictatoriale du père, moins le côté sensuel. Elle est digne, fidèle musulmane mais tout doit plier à sa volonté. Aussi impose-t-elle la stricte observance des pratiques religieuses à son mari, qui est trop calme et trop apathique pour lui résister. Dans l'appartement de Sokkariyya qu'ils habitent, on prie aux heures fixées et on ne trouve pas une goutte de whisky. Mais ses prétentions ne s'arrêtent pas là et le roman nous apprend comment tous ont dû capituler devant sa tyrannie. Elle a pris pied sur la terrasse où sa belle-mère élevait de la volaille; elle a installé sa propre basse-cour, empiétant chaque jour davantage sur le domaine de cette bonne vieille dame qui a dû finalement se retirer vaincue. Elle a exigé une cuisine à part, au lieu de faire table commune avec tous, comme cela se pratiquait d'ordinaire dans les maisons bourgeoises d'alors. Elle sort son mari du lit au milieu de la matinée pour qu'on fasse la chambre. Car elle a un souci maladif du nettoyage. Ce sont des cris, des hurlements, chaque fois que l'un de ses deux garçons, Aḥmad ou 'Abd al-Mon'im, revient avec les vêtements salis.

Bref, tout serait si calme si Khadija pouvait mettre un peu du sien et réfréner son autoritarisme. Mais à quoi bon rêver l'impossible ? Son mari la supporte, la défend; on sait qu'elle a bon cœur et le ménage est uni. Seule la pauvre belle-mère n'en peut plus et l'on assiste un jour à une scène particulièrement réussie. Aḥmad 'Abd al-Gawwād, auquel la belle-mère s'est plainte, vient rendre la justice. Khadija doit s'excuser pour se soumettre au verdict paternel (Q.S., p. 219 sq.). Mais, furieuse, elle sort aussitôt pour aller épancher sa rancœur dans le giron d'Amīna (Q.S., p. 230 sq.). Il y a là d'excellents passages qui permettent d'ailleurs de renseigner le lecteur sur des petits scandales et des potins dont personne ne parle. Poussée à bout par le verdict, la langue de Khadija s'en charge. La réaction de cette jeune et plantureuse matrone qui vient de dépasser les vingt-cinq ans est d'ailleurs significative. On retrouve dans tout le roman et chez la plupart des personnages un amour-propre extrêmement susceptible. Lorsqu'il est touché, chacun réagit à sa façon, fut-ce par une souffrance silencieuse. Mais personne ne reste indifférent.

Les deux fils de Khadija, plus tard, échapperont à leur mère. Tout en restant fidèles à la solidarité familiale, ils se lanceront dans deux voies qui effraieront leurs parents : l'un sera frère musulman, l'autre communiste. Et ce dernier tiendra tête à sa mère à plusieurs reprises. Un jour, notamment, il attaquera le droit de propriété au moment où

Khadīja se déclarait prête à traîner devant le commissaire de police un de ses locataires qui demandait un délai pour payer son terme (S., p. 69-74). Là encore, comme dans le cas de Aḥmad ‘Abd al-Gawwād, la vie se charge de calmer ceux qui veulent être trop autoritaires. Malgré tout, Khadīja est heureuse en famille. Et si elle ne passe pas une seule journée sans se plaindre, c’est qu’elle songe à détourner ainsi le mauvais œil (S., p. 21).

‘Aysha, elle, est toujours ravissante et nonchalante. Elle a beaucoup souffert lors de la naissance de sa fille aînée; on a craint pour sa vie et celle du bébé. Mais tout s’est arrangé. Maintenant elle est heureuse avec son mari, ses deux garçons et la petite Na‘īma qui leur avait donné tant d’inquiétudes. Elle est parfaitement adaptée à sa nouvelle vie qui se déroule sans histoires. Au grand scandale de sa sœur, le ménage n’a proscrit, ni le whisky, ni le tabac, ni les chansons. Lors de sa colère, Khadīja a tout raconté à sa mère :

“Son mari lui donne des boîtes de cigarettes et lui dit comme cela: “Voilà ta boîte, Chouchou”. Je l’ai vue de mes propres yeux tirer des bouffées et faire sortir la fumée par sa bouche et par son nez. Par son nez, tu entends ? Elle ne se cache plus devant moi comme elle le faisait au début” (Q.S., p. 233).

La petite Na‘īma a une belle voix. Sa mère la fait entendre aux voisines, pour le plus grand scandale de la tante Khadīja. Bref, ce sont les petits potins d’une famille paisible. A la fin du second roman, ‘Aysha sera durement frappée par la mort de son mari et de ses deux petits garçons, emportés par la typhoïde. Et ce sera, dans le dernier livre de la trilogie, l’effondrement total de cette pauvre femme qui perdra encore sa dernière et unique fille. Rien, ni appel au sentiment religieux, ni affection des siens, ne pourra la sortir de la douloureuse torpeur dans laquelle elle s’enlise peu à peu.

5. **Fahmi, le second fils**

Sa mort, au cours d’une manifestation de 1919, ne laisse guère le temps de voir son caractère, Il apparaît surtout comme un garçon propre, entièrement pris par le nationalisme qui, pour lui, ne fait qu’un avec sa foi musulmane. Lutter contre les Anglais pour l’indépendance, c’est obéir à l’ordre que le Coran donne de faire la guerre sainte, le *Jihād* (B.Q., p. 373-374). Il espérait que la victoire des Allemands

permettrait à l'Égypte d'en finir avec les Anglais. L'armistice du 11 novembre 1918 le déçoit profondément¹. Dès que le Wafd déclenche sa campagne, il y prend une part active. La famille le devine en le voyant rapporter à Bayn al-Qaṣrayn des tracts qu'il commente sur un ton enflammé. Ce sont ensuite les manifestations. Le roman décrit les principales, vues à travers les yeux de Fahmi. Mais cela personne ne le sait à la maison. Le petit Kamāl a bien rencontré Fahmi dans la rue, pendant l'une d'entre elles; mais Fahmi lui a intimé l'ordre de se taire et le petit s'est tu. Le jour où le retour de Sa'd Zaghloul est annoncé, après que les Anglais ont renoncé à le garder captif à Malte, toute la

- (1) Dans les romans de M. Naguib Maḥfūz, les différents personnages voient chacun les événements d'Europe à leur façon. Tout cela est bien lointain et l'on ne pense qu'aux résultats concrets qui intéresseront l'Égypte. En 1918, Fahmi est pour les Allemands. Quant à l'attitude vis-à-vis des occupants anglais, elle varie suivant les personnages. Yasīn en veut surtout aux Australiens qui envahissent tous les lieux de plaisir au centre du Caire et le forcent à se retirer chez les marchands de vin grecs du Mousky. Mais il est stupéfait de voir un soldat anglais lui parler poliment. En 1918, toujours, le petit Kamāl est stupéfait de voir que les soldats anglais ont belle allure et il avoue avec naïveté "qu'il se les représentait comme des démons" (B.Q., p. 320). Il est à l'âge où l'on aime ce qui est nouveau, surtout quand cela s'accompagne de cadeaux de chocolat; il passe ses après-midi avec les soldats anglais qui bivouaquent devant la vieille maison familiale. Pendant la guerre de 1939-1945, les romans de M. Naguib Maḥfūz reparlent de la question. A cette époque, dans *Khān Khalilī*, plusieurs commerçants et petits fonctionnaires sont pour les Allemands. Témoin la conversation suivante dans un abri, pendant une alerte :

— "Hitler nourrit dans son âme un profond respect pour les pays musulmans".

— "Bien plus, on dit qu'il croit en secret à l'islam."

— "Cela n'aurait rien d'étonnant. Un cheikh a vu en songe 'Ali Ibn Abi Ṭāleb lui remettre le glaive de l'islam".

(*Khān Khalilī*, 2e éd., ch. 8, p. 68)

En 1939-1945, Kamāl voit tout à travers le Wafd. Après l'ultimatum anglais du 4 février 1942 et bien que le ministère Naḥḥās Pacha ait été imposé au roi Farouk par les chars anglais, Kamāl croit toujours à Naḥḥās et au Wafd. Un de ses amis wafdistes rejette alors la responsabilité de l'affaire sur ceux des Égyptiens qui misèrent sur l'axe dans le dos des Anglais. "Comme si les fascistes allaient respecter notre indépendance", ajoute cet ami (S., p. 228). Les Égyptiens de gauche, dans le roman, sont pour les Russes; et pour eux, l'Angleterre est alors l'alliée des Russes. M. Naguib Maḥfūz fait dire à Aḥmad, le petit-fils marxiste, en 1942 : "Du moment que Hitler n'a pas attaqué l'Angleterre, il y a espoir de salut" (S., p. 195). Quant à Suzanne Ḥammād, la future femme de Aḥmad, et qui est encore plus marxiste que lui, elle aurait voulu que Hitler attaque l'Angleterre pour que l'un et l'autre s'entretuent et que la victoire reste aux seuls Russes. Et elle évoque les souvenirs de Napoléon en Russie (S., p. 196).

famille parle de cet évènement. Amīna, la mère, pense alors à ceux qui ont été tués par les balles anglaises. Fahmi l'interrompt avec un ton d'enthousiasme un peu inhumain :

“Une mère patriote devrait en vérité pousser des trilles de joie¹ lorsque son fils est tué pour une noble cause.

Amīna se boucha les oreilles et s'écria :

— Mon Dieu ! Je Te prends à témoin devant ce qu'a dit ce jeune monsieur !... Une mère, pousser des trilles de joie lorsque son fils est tué !... Où ?... Sur cette terre ?... Même pas dans l'enfer, dans le monde des démons !...

Fahmi rit à haute voix, réfléchit longuement, puis dit avec des yeux rieurs et brillants :

— Maman ! Je vais te révéler un grave secret qu'il est temps de faire savoir. J'ai pris part aux manifestations et j'ai vu la mort en face..." (B.Q., p. 430)

Lorsque Fahmi tombe, quelques jours plus tard, au moment où l'on croyait que les balles anglaises ne frapperaient plus, c'est la consternation, la douleur profonde, malgré la fierté que tous ressentiront plus tard lorsqu'ils penseront à lui.

6. Kamal, le plus jeune fils

Le personnage de Kamāl est certainement, après celui du père, le plus marquant de la trilogie. Il est né le 20 décembre 1906 ou 1907, apprend-on par hasard un jour où il fête son anniversaire (Q.S., p. 367).

Son enfance n'a rien d'extraordinaire. Comme dans beaucoup de romans égyptiens, la présence d'un garçon de son âge permet surtout de présenter les faits et les choses d'un point de vue de plus. Lors du mariage de ses frères et sœurs, il est le seul à pouvoir aller indistinctement, soit avec les hommes, soit dans le harem. La barrière infranchissable qui sépare les deux groupes, même lors des fêtes familiales, n'existe pas

(1) *al-Zaghārīd* (comme l'écrit l'auteur — verbe *zaghrada*). Il s'agit des cris de joie prolongés, bien connus, que poussent les femmes à l'occasion d'une fête, d'un mariage, etc... Au mariage de Yasīn, le père avait interdit que l'on pousse de tels cris et cette interdiction de despote était pénible pour tous. Heureusement, les cris sont partis d'eux-mêmes dans la nuit malgré le père; et la fidèle servante de la maison s'est jointe aux femmes pour pousser des cris encore plus stridents. La nuit empêchait de voir les coupables (B.Q., p. 262).

pour lui. Il est le roi de ces fêtes. Le soir des noces de Yasīn, en 1918, par exemple, la jeune mariée, est déjà arrivée dans la maison. Mais Yasīn n'a pas encore vu sa femme, la figure dévoilée et quelques minutes avant leur entrée en ménage, il ne sait pas si elle est ou non jolie. Et c'est Kamāl que Yasīn charge d'aller la dévisager et de lui faire un rapport sur sa beauté. Un jour de manifestations, on assiste à toute la scène, de l'intérieur d'une boutique de confiserie populaire dans laquelle Kamāl s'est réfugié. Cet enfant a une propension à inventer des histoires dont il est le héros. Il les raconte à sa famille qui reste sceptique car elle le connaît trop bien. Bref, c'est seulement dans le second roman que Kamāl, bachelier, commence à prendre de l'importance.

M. Naguib Maḥfūz a attendu ce second roman pour montrer un nouvel affrontement de l'Occident et de l'Égypte. Jusque vers 1924, la famille de petite bourgeoisie qu'il décrit n'avait guère connu l'Occident que de l'extérieur. Les mœurs traditionnelles n'avaient pas changé, le progrès se bornant à l'introduction d'un certain nombre de produits nouveaux, à commencer par les journaux¹. Pour le reste, l'ensemble du cadre de vie était encore plus proche du passé que de l'époque moderne. Le grand heurt, le heurt douloureux, avait été celui des manifestations anti-anglaises.

Avec Kamāl, M. Naguib Maḥfūz montre, d'une part la séduction d'un style de vie différent, et d'autre part celle de pensées philosophiques nouvelles, atteignant un des membres de cette famille bourgeoise. Il ne s'agit plus de contacts extérieurs, mais d'une influence sur le cœur et l'intelligence, avec toutes les conséquences qui s'en suivront. Cette influence est d'autant plus décisive que le style de vie d'Aḥmad 'Abd al-Gawwād et des siens n'a vraiment rien d'attrayant. Il serait même plus que pénible, si le lecteur ne se rendait vite compte que Aḥmad 'Abd al-Gawwād est un homme du passé, une sorte d'organe témoin d'une époque révolue et qui disparaîtra à brève échéance. Le problème de Kamāl est celui qui se posa à bien des jeunes intellectuels égyptiens vers 1925. Où trouver un idéal qui remplace celui des générations précédentes dont on ne veut plus ?

Le premier affrontement se situe au plan de l'amour. Des liens d'amitié sont nés entre Kamāl et Ḥosayn Shaddād, un de ses camarades

(1) Un Égyptien qui avait lu la trilogie et nous parlait de ces quartiers populaires restés longtemps figés dans leur traditions, nous disait en plaisantant : "Vers 1925, des hommes comme Aḥmad 'Abd al-Gawwād ne connaissaient de l'Occident que le whisky".

de l'école secondaire dont la famille est ouverte sur l'Occident. A travers la sœur de ce camarade, Kamāl va entrevoir un monde tout différent, celui des jeunes filles élevées à "l'occidentale".

La rupture de Kamāl avec le type d'amour que prônent ses camarades de quartier est marquée nettement par M. Naguib Maḥfūz. Kamāl est alors un jeune musulman qui veut être propre et loyal; aussi ne supporte-t-il pas la seule catégorie de filles que les jeunes gens de son milieu parviennent à rencontrer. Kamāl avait un camarade de longue date, Fo'ād al-Ḥamzāwi, le fils de l'employé qui aidait son père au magasin. C'était un garçon comme bien d'autres, travailleur à l'école, désireux d'arriver à une situation convenable, mais désireux aussi de s'amuser comme tant de jeunes. Il avait rencontré peu auparavant, dans la cohue du mouled de Sayyidna Ḥosayn¹, deux filles du quartier, Qamar et Nerguess, avec lesquelles ils avaient joué jadis. Leurs jeux ensuite avaient pris une autre tournure quand ils avaient grandi. Qamar avait proposé un rendez-vous et Fo'ād transmettait l'invitation.

— "Kamāl persista à répondre :

— Non !

— Pourquoi ?

— Je n'arrive plus à supporter la saleté ! Puis, sur un ton décidé, qui trahissait une douleur cachée :

— Je ne peux pas rencontrer Dieu dans ma prière avec des habits intérieurs maculés.

Fo'ād lui dit alors tout bonnement :

— Purifie-toi. Fais tes ablutions. Kamāl répondit en secouant la tête, comme s'il allait faire l'oraison funèbre d'un symbolisme vidé de son sens :

— L'eau ne purifie pas des souillures. C'était une vieille lutte. Il rencontrait jadis Qamar, poussé par la passion qui le troublait et il en revenait la conscience tourmentée et le cœur pleurant. A la

(1) Le mouled est la fête annuelle d'un saint musulman. Le peuple le célèbre par des prières à la mosquée, par des *zīkr* de confréries; mais dans un coin du quartier, on trouve toujours des baraques foraines avec les attractions profanes les plus variées. Le mouled tient à la fois de la cérémonie religieuse et de la foire. Les moralistes ne se privent pas de critiquer les conséquences de la promiscuité des hommes et des femmes qui s'y côtoient. Fin janvier 1958, les autorités égyptiennes ont décidé d'interdire certaines attractions contraires à la morale qui s'offraient au public dans les mouleds. La mesure a été immédiatement appliquée au mouled de Sayyida Zeinab qui avait lieu à ce moment (*al-Ahrām*, 25-1-1958).

fin de sa prière, il demandait pardon, longuement, avec ferveur. Mais il était à nouveau vaincu la fois suivante et revenait tourmenté pour demander pardon à nouveau.”

La discussion se poursuit. Kamāl interroge :

“Toi qui es croyant, tu ne souffres pas de cette liaison ?
Fo’ād lui répondit, en baissant les yeux, un peu honteux :
— Il y a des choses qu’on est forcé de faire.”

Et Kamāl va plus loin. Pour lui, l’amour et le mariage sont deux choses différentes :

“Ceux qui aiment ne se marient pas.”

Il comprit alors que Fo’ād était engagé dans une voie et lui dans une autre (Q.S., p. 70-72).

Et petit à petit, le lecteur du roman découvre l’importance qu’a prise, dans la vie de Kamāl, la famille de son autre ami Ḥosayn Shaddād. Les Shaddād, dans le roman, représentent l’aristocratie égyptienne. Le père de son ami avait jadis fait partie des familiers du Khédive ‘Abbās et il lui était resté fidèle. Il possédait une maison, entourée d’un jardin à Abbassieh, à la limite du désert. C’est là que Kamāl rencontrait son nouveau groupe d’amis. Que cette vie lui semblait différente de celle de sa famille ! Son amitié avec Ḥosayn Shaddād était sincère ; elle durera longtemps et les événements montreront la fidélité de Ḥosayn à son endroit. Mais surtout cette vie l’attirait. Non pas pour la richesse des Shaddād que l’on disait considérable, non pas pour les deux automobiles que possédait la famille, mais pour le style de vie qu’il constatait. Certes, les vacances que son ami passait à Alexandrie ou à Ras el-Barr s’entouraient d’une auréole, surtout lorsque Kamāl y songeait durant l’été, au plus fort des chaleurs qui transforment le Caire en vraie fournaise¹ ; mais il y avait surtout la place de la femme dans cette famille. Kamāl voyait parfois les parents de son ami sortir en emble, sans qu’aucun de ces interdits traditionnels qui pesaient sur sa famille ne vienne s’interposer entre le mari et la femme. Et puis, il y avait ‘Ayda, la sœur de Ḥosayn qui apparaissait brièvement dans le jardin, disait bonjour à son frère

(1) Passer ses vacances au bord de la mer est un luxe que ne connaissent pas la plupart des habitants des vieux quartiers du Caire.

et à ses amis, avec simplicité, réserve, mais sans aucune de ces barrières que les traditions dressaient entre les jeunes gens et les jeunes filles, dans le milieu où il vivait. Le premier jour où il avait vu 'Ayda, il en avait été bouleversé.

“J'étais, se rappelait-il plus tard, avec Ḥosayn, Isma'īl et Ḥassan, plongé dans une conversation, lorsqu'une voix harmonieuse parvint à nos oreilles, nous saluant. Je me retournai et ce fut l'étonnement le plus complet... Qui est-ce qui venait vers nous ? Comment une jeune fille pouvait-elle faire irruption dans un groupe de jeunes gens qui n'étaient pas de sa famille ? Mais je cessai vite de m'interroger... J'oubliai les traditions et je me trouvai devant une créature qui ne pouvait pas être de cette terre. Elle avait l'air d'être l'amie de tout le monde, sauf de moi. Ḥosayn fit les présentations : Mon ami Kamāl ... ma sœur 'Ayda” (Q.S., p. 17).

Elle lui avait parlé, dit quelques banalités qui lui avaient semblé sublimes et il gardait toujours le souvenir de cette voix qui l'interpelait : “Ya Kamāl ! Que pensez-vous de ...”. Et ce fut le début d'un grand amour, silencieux, secret, qui se développe tout au long du second roman. En vérité, il s'agit bien là d'un autre monde, tellement loin de la vie sensuelle et terre-à-terre de son père, tellement loin également des braves femmes que sont ses sœurs mais qui n'ont aucune culture, leur père les ayant retirées de l'école très tôt pour les cloîtrer avec leur mère. Le contraste éclate spécialement lors d'une promenade, lorsque Ḥosayn emmène Kamāl avec sa sœur 'Ayda et leur toute petite sœur Bodour en auto pique-niquer aux Pyramides. C'est un rêve que vit Kamāl, rêve très pur, idéalisé, irréel... (cf. l'excellent chapitre, Q.S., p. 166 sq.).

Dans sa description de la famille Shaddād, M. Naguib Maḥfūz est vraiment maître de sa plume. Il ne force rien, prend son temps, donne le relief qu'il faut à certains petits détails et glisse au moment voulu le trait qui remet les choses en place. Et Kamāl, sans cesser d'être l'ami de Ḥosayn, découvre peu à peu qu'un mur, plus épais encore que les murs d'un harem, le sépare de la sœur de son ami : la différence de milieu social. Et c'est l'amère déception. La différence de milieu social se manifeste dans les projets d'avenir. Ḥosayn Shaddād est un esthète qui méprise la laideur et, du fait même, regarde de haut le commun des mortels trop souvent dépourvu de beauté (Q.S., p. 182). Il veut s'expatrier plus tard, voyager. La différence éclate dans les opinions politiques. Ses amis d'Abbassieh critiquent Sa'd Zaghloul, le qualifient

d'azhariste (Q.S., p. 182), lui reprochent son manque de souplesse qui pousse à fout les Anglais et vient de faire perdre à l'Egypte le Soudan et la constitution (Q.S., p. 172). Ils penchent vers le parti libéral-constitutionnel. Leurs familles sont au pouvoir et collaborent avec les Anglais. La différence apparaît encore dans les goûts européens de la famille. Les Shaddād ont longtemps vécu en France. 'Ayda, aux yeux de Kamāl, est une "parisienne", élevée maintenant au pensionnat de la Mère de Dieu, au Caire, et qui lit des romans français. Le culte que Kamāl a pour elle n'échappe pas à la jeune fille; mais celle-ci n'en laisse rien voir. Et Kamāl reporte sur la petite Bodour les marques d'affection qu'il n'oserait jamais manifester à sa sœur aînée. Personne n'est dupe.

Il y a bien certains détails qui pourraient refroidir Kamāl; mais comment s'y attarder quand on aime ? Les Shaddād, comme le lui fait remarquer son ami Isma'īl Laṭīf, n'hésitent pas à faire les grandes dépenses exigées par leur rang social; mais au fond, ils sont assez avares. Lorsque les quatre amis se rencontrent à Abbassieh, il n'y a que de l'eau pure à boire sur la table du jardin et les domestiques de la somptueuse villa sont chichement payés. Les convictions musulmanes de la famille ne semblent guère profondes. Celle-ci fête extérieurement le ramadan; mais en promenade, le jour du pique-nique aux Pyramides, Ḥosayn et sa sœur ont emporté des sandwiches au jambon et des thermos de bière. Et lorsque 'Ayda essaye de citer le Coran, elle se trouve fort embarrassée et s'en tire par des circonlocutions.

Finalement, Kamāl découvre que 'Ayda ne le prend pas au sérieux. Elle a deux ans de plus que lui, fait attention au physique des jeunes gens et se moque un jour de sa grosse tête, de ses cheveux coupés trop ras et de son nez "à la Cyrano de Bergerac". En essayant de se disculper les jours suivants, Kamāl s'enferme. Son zèle a pour seul résultat de précipiter l'annonce du mariage de 'Ayda avec le plus âgé des quatre amis, fils d'un conseiller à la cour (Q.S., p. 214). Kamāl est désespéré. Il reste néanmoins fidèle à son amour platonique malheureux, malgré les humiliations qu'il doit subir le jour où son rival lui rappelle qu'il est "fils de marchand". Et les dernières visites à la villa des Shaddād montrent Kamāl, le cœur broyé, obligé de garder une contenance extérieure. Son ami, Isma'īl Laṭīf, lui a bien expliqué, un jour, le fond de l'affaire. D'après lui, 'Ayda a semblé accepter la cour que lui faisait Kamāl pour piquer la jalousie de l'aîné des quatre amis. C'est celui-là qu'elle voulait épouser pour son intelligence, sa situation, son avenir. Mais un tel garçon l'aurait-il demandée en mariage si elle n'avait pas

joué ce jeu cruel ? Et l'élève des religieuses de la Mère de Dieu apparaît sous son jour réel, celui d'une vraie fille d'Eve. Mais Kamāl ne dit rien.

Le jour même du mariage, il est allé à la fête; car il s'agissait du mariage de l'un de ses amis. Mais, dans la somptueuse villa, il est tenu un peu à l'écart; personne ne le présente aux notabilités politiques qui sont là et dont il rêve depuis si longtemps. Affreusement triste, il assiste à cette soirée, si différente du mariage de ses sœurs. Tout a bien commencé par la psalmodie du Coran; mais le reste s'est déroulé à l'européenne. "Dans son esprit, pense-t-il avec amertume, ce mariage restera associé à l'idée de Coran et de champagne" (Q.S., p. 299).

'Ayda, son mari, et ensuite son frère, s'en iront en Europe, les deux premiers dans la diplomatie, le dernier sous le prétexte de faire des études à Paris. Le temps passera sur cette terrible déception; mais Kamāl ne se mariera jamais. Il ne reverra plus 'Ayda, aura seulement de ses nouvelles de temps à autre par des tiers. Vers 1942, Kamāl, qui est devenu professeur d'anglais dans une école primaire, ira un jour à l'enterrement de la femme de l'inspecteur général d'anglais, son supérieur hiérarchique. Un an plus tard, seulement, il apprendra qu'il avait suivi, ce jour-là, le convoi de 'Ayda, remariée à cet inspecteur.

Ce premier contact de Kamāl avec un style de vie occidental est source de souffrances. L'argent, les différences de milieu, ont dressé une barrière infranchissable devant lui. Kamāl n'a pas de rancœur; mais cette voie lui est fermée. Le second contact de Kamāl avec l'Occident se produit au plan de la pensée. Ses études vont lui faire découvrir un autre monde entièrement nouveau. Sous le biais d'un culte de la "Science", il va s'engager dans une voie qui le mènera à une terrible crise dans laquelle sombrera sa foi musulmane.

Dans le roman de *Qaṣr al-Shawq*, l'amour de Kamāl pour 'Ayda se situe entre 1924 et 1926. Pendant ce temps, Kamāl est entré à l'École normale (*Madrasat al-mo'allimīn*). Aḥmad 'Abd al-Gawwād, qui rêvait pour son fils d'un avenir plus brillant, accepta difficilement de ratifier le choix de ce dernier; mais il ne mit pas de veto catégorique. Au début, M. Naguib Maḥfūz insiste sur les ambitions littéraires de Kamāl qui rêve de gloire. Mais Amīna, la mère, s'inquiète. Son fils n'est plus confiant comme autrefois. Le temps où elle l'aidait à repasser "ses leçons de religion et les récits sur les prophètes et les démons" est bien lointain. Elle voudrait savoir ce que lit son fils (Q.S., p. 155 sq.).

Le premier coup vint d'un professeur de Kamāl qui mit en doute l'authenticité des reliques de Sayyidna Ḥosayn, que l'on vénérât dans

la mosquée. Le second fut la terrible déception d'amour avec 'Ayda. Puis brusquement la crise éclate au grand jour, dans un des chapitres du roman qui ont le plus de souffle. A travers le personnage fictif de Kamāl, l'auteur dépeint une crise réelle, celle par laquelle sont passés bien des jeunes gens au Caire. Cette crise ressemble d'ailleurs à celle par laquelle passèrent également bien des jeunes gens en Europe, il y a cinquante ans, à l'époque du modernisme, au temps où beaucoup de croyants voulaient trouver dans la Bible des renseignements scientifiques qu'elle n'avait pas pour but de donner et où l'on n'insistait pas encore sur le fait que l'enseignement religieux et moral de la Bible s'exprime à travers des genres littéraires particuliers à chaque étape de la révélation. Comment concilier une exégèse absolument littérale des textes religieux sur les origines de l'homme avec les découvertes scientifiques modernes ? Telle est la pensée qui torture Kamāl. Le drame est décrit dans des pages que nous voudrions traduire ici en partie. La scène se passe dans la vieille maison de Bayn al-Qaṣrayn, un vendredi matin.

“Une heure avant de partir pour la prière du vendredi à la mosquée, Aḥmad 'Abd al-Gawwād dit à Kamāl de venir dans sa chambre. Il fallait une affaire sérieuse pour qu'il appelle à comparaître devant lui quelqu'un de la famille. Le fait est qu'il était soucieux, s'appêtant à interroger son fils sur ce qui le préoccupait. La veille au soir, plusieurs amis lui avaient montré un article paru dans le “*Balāgh hebdomadaire*” et dû à la plume du jeune écrivain “Kamāl Aḥmad 'Abd al-Gawwād”. Et bien qu'aucun des amis n'ait lu l'article, à part évidemment le titre, “*L'origine de l'homme*”, et la signature, tous l'avaient commenté, avaient félicité et plaisanté le père à ce propos” (Q.S., p. 318).

Rentré à la maison, le père, lui, avait lu l'article. En homme simple qu'il était, tout le contraire d'un intellectuel, il avait été dérouté par le style philosophique qui le dépassait. Mais cependant le sens général ne lui avait pas échappé; il en avait retenu quelques expressions caractéristiques. Les pages traduites ici vont raconter l'entrevue du père et du fils, en présence de la mère qui raccommode des habits. Le texte comprend les phrases que prononcent les deux interlocuteurs et les pensées intimes qu'ils n'expriment pas. Kamāl répond à son père qui vient d'aborder la question de l'article :

“J'ai eu l'idée d'écrire sur ce sujet pour fixer mes connaissances

et m'encourager moi-même à poursuivre mes études.

Le père dit alors, en feignant d'être calme :

— Il n'y a pas de mal à cela. Ecrire dans les journaux a été, est encore le moyen d'obtenir les honneurs et la considération des grands. Mais l'important est le sujet que traite l'écrivain. Que voulais-tu dire dans cet article ? Lis-le et explique-le moi. Je ne vois pas où tu veux en venir.

O misère ! Cet article n'était pas fait pour être déclamé en public, ni surtout devant les oreilles de son père.

— C'est un article long, Papa. L'avez-vous lu ? J'y explique une théorie scientifique ...

L'homme écarquilla les yeux avec le regard fulgurant d'un être prêt à bondir. C'est cela ce qu'on appelle la science maintenant, pensa-t-il ! Que Dieu maudisse la science et les savants !

— Que dit cette théorie ? Des expressions étranges ont attiré mon attention. Par exemple "L'homme descend des animaux" et d'autres choses du même genre. Est-ce vrai, cela ?

La veille, Kamāl avait soutenu un combat épuisant contre lui-même, contre sa foi, contre son Dieu ; son corps et son âme n'en pouvaient plus. Aujourd'hui, il doit encore combattre, contre son père cette fois, bien que le premier round l'ait laissé torturé, enfiévré... Maintenant pour le présent round, il est effrayé, tremblant. Dieu remet peut-être à plus tard ses châtiments. Son père, lui, a une nature à frapper sans attendre.

— C'est ce qu'affirme cette théorie.

La voix du père monta de ton, tandis qu'elle interrogeait avec inquiétude :

— Et Adam, le père du genre humain, que Dieu a créé d'argile et en qui Il a insufflé une partie de son esprit, qu'est-ce qu'en dit cette théorie scientifique ?

Kamāl s'était longuement posé à lui-même cette question, n'avait pas été moins inquiet que son père, n'en avait pas fermé l'œil de la nuit entière, s'était retourné en tous sens dans son lit, s'interrogeant sur Adam, le Créateur et le Coran. Il s'était répété toujours la même chose : ou bien le Coran est vrai dans sa totalité ou bien ce n'est pas le Coran. Vous m'attaquez parce que vous ne savez pas ce que je souffre. Si je n'avais pas pris l'habitude de la souffrance, j'en serais mort pendant cette nuit. Il répondit d'une voix imperceptible :

— Darwin, l'auteur de cette théorie ne parle pas de notre Seigneur Adam.

Le père eut un cri de colère :

— Darwin est un mécréant. Il est tombé dans les rêts de Satan. Si l'homme descend du singe ou d'un autre animal, Adam n'est plus le père du genre humain... C'est du *kofr*, de l'impiété flagrante. C'est une effronterie impudente contre Dieu et Sa Majesté !... Je connais des coptes et des juifs dans la rue des orfèvres; tous croient à Adam. Toutes les religions croient à Adam. Quelle est la religion de ce Darwin ? C'est un mécréant. Ce qu'il dit est du *kofr*, de l'impiété. Rapporter ses paroles est de la légèreté inouïe. Dis-moi, c'est un de tes professeurs à l'école normale ?

Rien n'aurait été plus risible, si Kamāl avait eu tant soit peu le cœur à rire. Mais son cœur était plein de douleur, douleur de sa déception d'amour, douleur du doute, douleur de sa foi agonisante. Sa position terrible entre la foi et la science le consumait. Et pourtant, comment un esprit raisonnable pouvait-il se fermer à la science ? Il dit d'une voix humble :

— Darwin est un savant anglais qui est mort depuis longtemps.

A ce moment la mère laissa échapper d'une voix tremblante :

— Que Dieu maudisse tous les Anglais !

Le père et le fils se tournèrent vers elle une seconde. Elle avait lâché les habits et son aiguille; elle suivait la conversation...'' (Q.S., p. 320-321).

Il est ensuite question de l'Ecole normale et de ce qu'on y enseigne. Puis le père poursuit :

«Tu n'as pas trouvé d'autres sujets d'articles que ces théories criminelles ?

Pourquoi Kamāl avait-il écrit son article ? Il avait hésité longtemps avant de l'envoyer à la revue, mais c'était comme s'il avait voulu annoncer publiquement la mort de sa foi. Deux ans durant, sa foi avait tenu bon devant les tempêtes du doute déchaînées en lui par al-Ma'arri et al-Khayyām, jusqu'à ce que s'abatte sur lui la poigne de fer de la Science; c'est elle qui avait emporté la décision. Et cependant il n'était pas un mécréant; il croyait toujours en Dieu. Mais la religion ? ... Où était maintenant la religion ?... Elle était partie au loin ! Comme était parti le "chef" de Sayyidna Ḥosayn, comme était partie 'Ayda, comme était partie sa propre

confiance en lui ! Et d'une voix triste, il dit :

— Peut-être ai-je commis une faute. Mon excuse est que j'étudiais cette théorie.

— Ce n'est pas une excuse. Tu dois réparer ta faute.

Quel brave homme ! Il ambitionne de le pousser à attaquer la science pour défendre une légende. Vraiment, Kamāl a déjà trop souffert de tourments; il n'acceptera pas de réouvrir son cœur aux légendes et aux radotages dont il s'est purifié. Assez ! Cela suffit comme tourment et comme déception ! Désormais les chimères ne se joueront plus de moi. La lumière ... la lumière ... Notre père Adam ! Je n'ai pas de père ! Que mon père soit un singe si la vérité le veut. Cela vaut mieux que bien des humains. Si j'étais vraiment de la race d'un prophète, l'ironie meurtrière de cette race ne m'aurait pas pris pour cible...

— Et comment réparer la faute ?

Le père lui répondit d'emblée, avec véhémence :

— Tu possèdes une vérité indubitable. C'est Dieu qui a créé Adam de terre. Adam est le père du genre humain. C'est écrit dans le Coran. Tu n'as qu'à expliquer comment tu t'es trompé. C'est facile pour toi. Sinon, à quoi te servirait toute ta culture ?

La voix de la mère intervint alors :

— Rien ne t'est plus facile que d'expliquer l'erreur de celui qui s'oppose à la parole du Dieu Bon. Dis à ce mécréant d'anglais: Dieu dit dans Son Livre vénérable, Adam est le père du genre humain. Ton grand-père était un cheikh qui savait par cœur le Coran. Il faut que tu suives sa route. Je me réjouissais depuis longtemps à la pensée que tu désirais être un savant parmi les Ulémas.

Le père parut gêné; il la rabroua en disant :

— Qu'est-ce que tu comprends, toi, au Livre de Dieu et à la science. Laisse donc là son grand-père et regarde ce que tu as devant toi.

Elle répondit modestement :

— Je voudrais, Maître, qu'il soit, comme son grand-père, un de ces Ulémas qui répandent sur le monde la lumière de Dieu...

L'homme cria furieux :

— Et voilà qu'il répand les ténèbres...

La femme dit, en s'apitoyant :

— Dieu l'en garde ! Peut-être ne l'as tu pas compris ?

Le père écarquilla les yeux avec un regard dur. Il avait re-

lâché sa sévérité à leur endroit. Et quel en avait été le résultat ? Maintenant Kamāl diffusait l'idée que l'homme descendait du singe. Et voilà sa mère qui discutait, en soutenant que lui, ne comprenait pas son fils. Il lui cria :

— Laisse-moi parler. Ne nous interromps pas ! Tu n'y comprends rien. Occupe-toi de ton travail. Que Dieu te maudisse !” (Q.S., p. 322-323).

La conversation se poursuit alors avec Kamāl. Le père le met en garde. Il lui rappelle qu'il avait jadis mis Fahmi en garde contre les manifestations. Fahmi n'aurait pas été tué s'il lui avait obéi.

“A ces mots, la mère dit, d'une voix qui ressemblait à un gémissement :

— Les Anglais l'ont tué ! Ces gens-là, ou bien tuent, ou bien sont des mécréants” (Q.S., p. 324).

Et le chapitre s'achève sur un semblant de promesse, arraché à Kamāl, de consacrer sa vie à réfuter “les mensonges de la Science et à répandre la lumière de Dieu”. Mais là encore Kamāl n'acquiesce que du bout des lèvres, songeant à d'autres revues où écrire et sur lesquelles le regard de son père ne risque pas de tomber un jour. Puis il se console en se disant que la vérité a droit, elle-aussi, à s'appeler la lumière de Dieu.

La fin du roman de *Qaṣr al-Shawq* voit l'effondrement de tout ce à quoi Kamāl avait cru : effondrement religieux, effondrement moral aussi. Il accepte maintenant de boire de temps à autre de l'alcool et on le rencontre parfois auprès de femmes que leur gêne financière oblige à se prostituer. La description de ce changement de Kamāl est toujours vivante, amère, crue parfois. Ceux qui affirment que l'intelligence se libère par la libération des instincts (et leur nombre est assez grand de nos jours) y verront un progrès. L'auteur, lui, reste impassible. Mais certaines de ses pages ont un accent de tristesse et d'insatisfaction qui heureusement laisse entendre que le bonheur n'est pas vraiment dans cette voie.

Le dernier roman, *al-Sokkariyya*, parlera souvent de Kamāl. Mais dès maintenant son caractère est fixé ; il ne changera plus jusqu'à la fin de la trilogie. Il a la dignité d'un professeur d'école primaire, qui enseigne des rudiments d'anglais. Sa grosse tête, son tarbouche, ses lunettes d'or, ses moustaches, son pardessus, lui donnent un air respectable

(S., p. 51-52). Il continue à suivre la politique du Wafd, écrit des articles dans une revue *al-Fikr* (La Pensée); il fréquente un ami copte, écrivain comme lui et vaguement déiste, sans plus. Ce dernier est aussi wafdiste et dit un jour (vers l'année 1938) :

“Tous les coptes sont wafdistes, parce que le wafd est un parti purement nationaliste. Ce n'est pas un parti religieux et turc comme le “parti national” (*al-ḥisb al-waṭāni*). C'est le parti du nationalisme (*al-qawmiyya*) qui veut faire de l'Égypte une patrie libre pour les Égyptiens, sans différence de race et de religion” (S., p. 139).

Sous les derniers ministères non-wafdistes, son ami copte estime que les chrétiens ont été désavantagés. Mais Kamal n'a jamais été frappé par l'idée qu'il y ait en Égypte aucune différence de traitement pour les uns et pour les autres. Il a l'impression que tous sont mis sur le même plan.

A travers les allées et venues de Kamāl, à travers toute son activité, une idée apparaît. Elle est suggérée d'abord par quelques allusions discrètes; elle s'impose ensuite. Kamāl, au fond, n'a pas pu réaliser ses ambitions de jeunesse. Il a été fasciné par ce que tant d'auteurs appellent la Science. Et pourtant, finalement, qu'a-t-il fait de sa vie ? Ne mène-t-il pas l'existence d'un égoïste qui refuse de s'engager ? Celle de l'homme qui, en 1935, entend les manifestations et les coups de feu du fond d'une boutique dans laquelle il s'est réfugié, exactement comme il l'avait déjà fait en 1918 lorsqu'il était petit garçon¹. Il a de la sympathie pour les idées progressistes, aide ses neveux mais ne va pas plus loin. Que vaut son culte de la science ? Que valent ses articles de philosophie qu'il donne régulièrement à la revue *al-Fikr* ? Voyant tout à travers l'âme de ses personnages, l'auteur en parle à peine. Et pourtant, un court alinéa remet les choses au point. A un moment du roman, alors que Kamāl cherche à quelle porte frapper pour qu'on fasse annuler sa nomination à un poste en Haute-Égypte, il perd encore davantage confiance en lui-même, comme si la mutation qui le menace était le signe que ses supérieurs hiérarchiques n'apprécient guère son travail. Il constate alors, lucidement et tristement, que celui-ci, au fond, est bien quelconque. Son état d'âme est résumé par l'auteur dans les réflexions suivantes :

(30) Voir l'excellent chapitre de B.Q., p. 323-326; voir également S., p. 35-36.

“Il ne lui est plus possible [à Kamāl] de se consoler à l'aide de la philosophie ou de prétendre être philosophe. Celui qui répète comme un perroquet les dires des philosophes n'est pas un philosophe. A l'heure actuelle, quiconque est passé par la Faculté des lettres peut écrire comme il écrit, lui Kamāl, ou mieux. Il avait espéré qu'un éditeur réunirait ses articles et les republierait dans un volume; mais ces articles scolaires n'ont plus la moindre valeur, tant il y a de livres aujourd'hui” (S., p. 202).

Finalement, il doute de tout, de lui-même, de ce qu'il fait. Une sorte de déception romantique s'est emparée de tout son être. Et le lecteur, nous semble-t-il, en arrive à cette conclusion. Kamāl voulait un autre idéal que celui de sa famille, inacceptable pour un jeune comme lui. Il a cherché; mais il lui a manqué d'être compris et aimé dans ses aspirations. Yasīn, avec son tempérament de taureau sensuel, a tout de même été compris par Zannouba. Mais lui, Kamāl, est seul dans son milieu familial. La vie l'a blessé et il en a souffert. Son amour-propre a été touché. “Si j'étais vraiment de la race d'un prophète, l'ironie meurtrière de cette race ne m'aurait pas pris pour cible, pensait-il en face de son père” (Q.S., p. 322). Le mot de *karāma*, ce sentiment de sa propre dignité, n'apparaît guère dans la trilogie à propos de Kamāl, tandis qu'il intervient à plusieurs reprises à propos d'autres personnages. Et pourtant, la blessure de ce sentiment, lors des fiançailles de 'Ayda, n'aurait-elle pas contribué à rendre plus violent le choc psychologique qui laissa tant de traces par la suite dans l'âme de Kamāl¹ ?

7. Radwan, 'Abd al-Mon'im et Ahmad, les trois petits-fils

Les portraits de Aḥmad 'Abd al-Gawwād et de Kamāl ont été présentés dans la trilogie sous tous leurs aspects. Durant un quart de siècle (1917-1944), une personnalité a le temps de s'affirmer. Les petits-fils, eux, ne sont des hommes que vers 1940 et le portrait que M. Naguib Maḥfūz donne de chacun d'eux s'en ressent. Il est forcément incomplet et exprime plutôt des espoirs, des aspirations, que des réalisations.

Nous avons déjà parlé de Raḍwān, à propos de son père Yasīn.

(1) L'importance de la *karāma* dans la trilogie nous avait frappé dès la première lecture. Etait-ce illusion de notre part ? Plusieurs Egyptiens interrogés nous ont paru surpris par cette question. Mais le Dr Taha Ḥosayn nous a dit qu'à son avis, M. Naguib Maḥfūz n'exagérerait absolument pas. Les scissions du Wafd, ajouta-t-il, ont toutes eu pour cause des questions de personne.

Il est à peu près du même âge que ses deux cousins ‘Abd al-Mon‘im et Aḥmad, les deux fils de Khadīja. Tous trois sont inscrits à l’Université; ils assistent ensemble aux meetings du Wafd. M. Naguib Maḥfūz a dépeint en eux trois tendances qui se rencontraient parmi les jeunes, au moment de la seconde guerre mondiale.

Raḍwān n’a rien de révolutionnaire. On a l’impression qu’il a le souci d’arriver dans la vie. La politique est pour lui l’occasion d’acquérir des relations. L’auteur lui fait fréquenter en particulier un Pacha wafdiste qui habite Helouan dans la banlieue Sud du Caire. A travers le Pacha, c’est toute une conception esthétique de la vie que touche le lecteur. Sur la fin de la trilogie, le Pacha va partir pour la Mecque en pèlerinage¹ il s’adresse à Raḍwān et à un de ses amis pour leur dire :

“Vous êtes mes familiers; que serait la vie sans amour ni amitié ? La vie est belle, la beauté est belle, l’allégresse est belle, le pardon est beau. Vous êtes la jeunesse et vous regardez la vie à votre façon. L’âge vous apprendra beaucoup. Je vous aime et j’aime le monde. Mon pèlerinage à la Maison de Dieu sera une action de grâce, une demande à Dieu d’excuser mes fautes et de me guider...”
(S., p. 286).

Tout respire l’optimisme chez le vieil ami de Raḍwān.

‘Abd al-Mon‘im est frère musulman; il semble bâti tout d’une pièce, répète les principes de l’association avec la conviction de celui qui entend prêcher le véritable islam. Il cherche à compléter son instruction religieuse. En empruntant à son oncle Kamāl un livre de “Conférences sur l’histoire de l’islam”, il explique les raisons de son choix : “Personne ne connaît l’islam tel qu’il est réellement” (S., p. 28-29). La doctrine des frères musulmans est exposée à propos de telle ou telle de ses conversations. Mais l’auteur songe surtout à nous montrer la famille qu’il

(1) Le roman de *Ṣoqāq al-Midaqq* s’achève également sur un pèlerinage. A la suite des scandales qui ont éclaté dans l’impasse, le cheikh Raḍwān décide d’aller aux Lieux Saints de l’islam. Il réunit les habitants de l’impasse et leur fait part de sa résolution. Lui qui a été si éprouvé dans sa vie, déclare que son amour de l’autre vie ne lui fait pas oublier celle-ci. Il aime les créatures parce que Dieu les a créées. Il en remercie Dieu. Il a l’intention de demander pardon afin que “si Dieu veut qu’il revienne, il le fasse avec un cœur pur et mette son cœur, sa langue, ses mains au service du bien dans le vaste royaume de Dieu” (*Ṣoqāq al-Midaqq*, 1^{re} éd., p. 271-274).

a mise en scène. Les réactions du mouvement des frères musulmans sur la vie quotidienne de la famille tiendront une certaine place dans le dernier roman de la trilogie. On voit ‘Abd al-Mon‘im assister aux conférences d’un cheikh qu’Aḥmad, le communiste, regarde de loin avec dédain. Comme son cheikh, ‘Abd al-Mon‘im en arrive à ne plus pouvoir parler sans citer à tout propos le Coran et les traditions du Prophète (S., p. 79, 114). Il porte un collier de barbe à la manière de ses confrères.

Dans le roman, ‘Abd al-Mon‘im apparaît surtout comme un jeune homme qui veut à tout prix se marier pour canaliser dans des voies légales une virilité naissante qui le tourmente. A la petite voisine qui s’arrange pour être dans l’escalier, le soir lorsqu’il rentre, et qui l’embrasse en lui arrachant un consentement qui le navre après coup, il déclare finalement qu’il ne veut plus la voir. Jadis son oncle Kamāl avait aussi voulu être propre; mais c’était par amour, par sincérité. ‘Abd al-Mon‘im est plus intransigeant :

“Reconnais que nous sommes des pécheurs. Il ne faut pas que nous persévérions dans le péché, dit-il à sa voisine” (S., p. 109).

Et il la brusque, parce que celle-ci, avec une coquetterie féminine, ne veut pas admettre qu’il y ait là quelque mal. Puis il avertit ses parents qu’il ne peut plus supporter de rester sans se marier. Et comme Khadija lui objecte :

“Comment se fait-il que des milliers de jeunes gens comme toi le peuvent ?

Il répondit en s’adressant à son père :

— Je n’accepte pas de faire ce que font les autres” (S., p. 112).

Le mariage apparaît pour lui comme une fuite, la fuite du péché suivant les conseils de son cheikh. Mais il ne se préoccupe pas de la jeune fille qu’il épousera. Il songe à Na‘īma, sa cousine. Elle est encore frêle; il n’y prend pas garde. Sa hâte à se marier a quelque chose de dur. Et Na‘īma mourra de sa première maternité sans que l’enfant survive.

‘Abd al-Mon‘im se remariera ensuite à son autre cousine, la fille de Yasīn et de Zannouba. Khadija est hors d’elle. Épouser la fille de l’ancienne joueuse de luth !

“Si tu arrivais demain avec une danseuse, s’exclame Khadija,

cela ne m'étonnerait pas ! Pourquoi riez-vous ? Ce cheikh de l'islam va devenir le gendre d'une almée : Grand Dieu ! Quel avenir j'entrevois pour toi, ô homme à la religion suspecte" (S., p. 223).

Le mariage se fait finalement. La maison est envahie par les frères musulmans que connaît 'Abd al-Mon'im et qui se groupent autour du buffet des hommes. Yasīn qui s'est aventuré parmi eux en revient vite pour dire :

“Plût à Dieu que je sois resté au buffet des dames, au lieu d'aller me tenir au milieu de ces barbus qui m'effrayent.

Zannouba l'interrompt :

— Si jamais ils connaissaient ta conduite, ils te lapideraient” (S., p. 266).

Aḥmad, lui, regarde les réactions de sa mère comme des complexes de bourgeois. Qu'il s'agisse de mariage, de propriété, de pudeur féminine, il prend le contrepied de ce que disent les siens (S., p. 26, 71-74, 224). Lorsque la conversation roule sur Ḥamzāwi, le vieil et fidèle employé du magasin de son grand-père, il défend les droits de cet homme. Tandis que Khadija insiste sur tout ce que la famille a fait pour Ḥamzāwi, Aḥmad souligne que la famille doit plus à Ḥamzāwi que celui-ci ne lui doit (S., p. 25). Et Khadija, débordée, parle de son fils comme d'un “fou” qui prononce toujours des “paroles incompréhensibles”.

Aḥmad est engagé à fond dans une revue d'extrême-gauche, à faible tirage, “*L'homme nouveau*” (*al-insān al-jadīd*). Il la lisait lorsqu'il était à l'école secondaire; il y a collaboré lorsqu'il est devenu étudiant. Après sa licence, il est entré à la rédaction. Il a fait là-bas connaissance d'une jeune rédactrice, Suzanne Ḥammād, et d'une équipe assez réduite dans laquelle plusieurs noms trahissaient des origines chrétiennes. M. Naguib Maḥfūz reste toujours dans la vraisemblance; à l'époque où il place la scène, les éléments minoritaires ou même étrangers occupaient une très grande place dans les petits groupes marxistes d'Égypte, autant qu'on puisse le savoir. Comme le mouvement des frères musulmans, le marxisme est présenté assez rapidement au cours de conversations. Ses partisans sont parfois sur le point d'aborder des questions essentielles. Lorsque Suzanne Ḥammād, par exemple, critique les frères musulmans, elle leur reproche de poursuivre un socialisme utopique, de vouloir transformer

d'abord l'individu et non pas la société, cette société dont l'évolution naturelle apportera la solution des difficultés présentes, de méconnaître le phénomène des classes sociales, de ne pas avoir un socialisme scientifique, de s'appuyer sur une métaphysique pleine de légendes dans laquelle les anges jouent un grand rôle. "Il ne convient pas, ajoute-t-elle, de chercher la solution des difficultés présentes dans un passé lointain" (S., p. 248). Mais malgré tout, les points sur lesquels insistent les personnages de gauche, dans le roman, sont la plupart du temps du simple socialisme athée : rejet du passé et de la religion comme périmés, souci du peuple et de sa misère, théorie de la littérature engagée, exhortations à l'action, à l'industrialisation, tournées de conférences, distribution de tracts, persuasion que la violence sera nécessaire pour la révolution. La nuance marxiste se manifeste surtout par un culte pour la Russie dont Aḥmad et ses collègues attendent le salut, et par l'éloge de la littérature communiste.

Lorsqu'il était à l'Université, Aḥmad avait failli épouser une étudiante pour laquelle il se sentait un penchant. Mais celle-ci voulait, lui avait-elle froidement déclaré, que son fiancé lui garantisse un revenu de cinquante livres par mois (Et ceci vers 1940, — cf. S., p. 178). Autant valait exiger l'impossible. L'auteur, en reprenant un thème très fréquent dans les romans égyptiens contemporains, celui de l'argent et des différences sociales qui s'opposent au mariage, renforce son héros Aḥmad dans ses idées d'extrême gauche.

Par la suite, Aḥmad s'était senti attiré par Suzanne Ḥammād. Un jour, il était allé se promener avec elle et lui avait parlé à cœur ouvert. Elle lui avait fait des confidences. Son marxisme avait eu comme point de départ la souffrance et la pauvreté. Son père était imprimeur et sa famille avait vécu des heures difficiles.

"Tu n'appartiens pas comme moi à la classe ouvrière, lui dit-elle. Tous les deux, nous combattons le même ennemi; mais tu ne le connais pas comme je le connais. J'ai longuement goûté la pauvreté. J'en ai touché du doigt les conséquences odieuses dans ma famille. Une de mes sœurs a été aux prises avec elle; elle a été vaincue et en est morte. Mais toi, tu n'es pas ... tu n'es pas de la classe ouvrière".

Aḥmad profite de l'occasion pour glisser un mot sur le mariage qu'il désire. Suzanne semble trop prise par l'action politique pour songer au mariage. Aḥmad insiste :

“N’as-tu pas entendu dire du Prophète qu’il faisait la guerre sainte jour et nuit sans que cela l’ait empêché d’avoir neuf femmes ?

Elle fit craquer ses doigts et s’écria :

— Voilà que ton frère t’a prêté sa bouche. Et de quel prophète s’agit-il ?

Il répondit en riant :

— Le Prophète des musulmans.

— Laisse-moi te parler de Karl Marx, qui s’attela à la composition du “Capital” en laissant sa femme et ses enfants souffrir la faim et les avanies.

— Il était marié en tout cas” (S., p. 251).

Finalement tout semble en bonne voie. Mais Suzanne insiste; elle le prévient encore. Le marxisme renverse toutes les valeurs traditionnelles.

“Tu réclameras, lui dit-elle, un dictionnaire nouveau pour y chercher la liste des mots usuels comme : amour, mariage, jalousie, fidélité, le passé” (S., p. 252).

Aussitôt après, Aḥmad met au courant sa famille. Devant les perspectives de ce nouveau mariage, Khadija bondit : pour elle, c’est une mésalliance et l’honneur de la famille est en jeu. Elle essaie de faire la leçon à son fils :

“Tu n’épouses pas seulement une jeune-fille, lui dit-elle, mais toute sa famille; et nous, qui sommes ta famille, nous nous marions par le fait même avec toi” (S., p. 254).

Peine perdue. De son côté, Kamāl encourage son neveu. Quant à Yasīn, il se contente de lâcher cette phrase qui le dépeint tout entier :

“Tout est simple, ma sœur, il se marie aujourd’hui; il divorce demain. Nous sommes des musulmans; nous ne sommes pas des catholiques” (S., p. 256).

Et le mariage se conclut sans que personne n’y assiste. Quelque temps après, Kamāl essaie d’avoir des détails sur cette cérémonie.

“T’es-tu marié suivant les traditions musulmanes, demande-t-il à son neveu ?

Aḥmad rit également et dit :

— Naturellement. Le mariage et l'enterrement suivant les rites de notre vieille religion¹. Mais la vie suivant la religion de Marx'' (S., p. 258).

Au fond, Kamāl a une sympathie particulière pour son neveu Aḥmad. Tourmenté qu'il est par ses doutes et ses incertitudes, Kamāl en vient parfois à se dire : "Le communisme ne serait-il pas une expérience à tenter ?" (S., p. 139). Aḥmad, lui, n'a pas de doute et il agit.

La maison de Sokkariyya devient un centre de réunions. A un étage, ce sont les frères musulmans. A l'autre, ce sont les gens d'extrême gauche. Khadija se désespère et ne sait plus que faire. On est en pleine guerre et cette activité attire l'attention de la police. Finalement ce sera la perquisition. Les deux frères seront appréhendés, celui qui croit en Dieu comme celui qui n'y croit plus. Ils seront accusés d'être ce qu'ils sont; on leur tiendra rigueur d'avoir trempé dans la fabrication et la distribution de tracts. Les deux frères gardent tout leur cran. Durant l'interrogatoire, ils se défendent en accusant l'Angleterre, "cet Etat dont les chars écrasent notre dignité", de les avoir fait rechercher par la police égyptienne (S., p. 304).

Kamāl, qui est allé les voir avant leur transfert dans un camp d'internement, retiendra d'eux une exhortation générale à l'action (S., p. 312). C'est ainsi que le rideau tombe sur la troisième génération de la famille 'Abd al-Gawwād. L'arrestation de deux frères, les adieux que Raḍwān fait au Pacha de Helouan à la veille de son départ pour le Hedjaz, sont malgré tout des moments trop particuliers d'une vie pour que le lecteur n'ait pas la curiosité de penser à la suite. La première et la seconde génération ont été décrites à loisir. On peut se demander à propos de la dernière génération si l'auteur n'a pas voulu surtout mentionner les programmes d'action proposés à la jeunesse vers 1935-1944. Les portraits des trois petits-fils nous ont semblé moins fouillés que ceux de leurs aînés. Aucun d'eux n'a l'âme divisée, à aucun moment de son existence, par un de ces conflits psychologiques intérieurs qui seuls permettent de voir le fond d'un caractère. Tous trois sont en état de pure acceptation de l'idéal que l'auteur leur fait suivre. S'il y a

(1) L'auteur représente ses personnages progressistes comme admettant une façade religieuse musulmane. Il fait même dire à l'ami copte-incroyant de Kamāl qu'au fond, mieux aurait valu que les coptes passent à l'islam lors de la conquête de l'Egypte (S., p. 237).

quelques petits accrochages avec leur milieu, ils restent malgré tout extérieurs : question de barbe, question de mariage. Les intéressés eux-mêmes n'en sont pas troublés.

A plusieurs reprises, après avoir rédigé ces pages, nous avons réouvert les trois romans. Chaque fois, de nouveaux détails ont attiré notre attention. A chaque nouvelle lecture, l'impossibilité de rendre parfaitement la physionomie des principaux personnages nous est apparue de façon plus criante. Les pages de cette étude ne peuvent donner qu'une idée bien incomplète des romans présentés. Qu'on veuille bien ne pas nous tenir rigueur de tout ce qui a pu nous échapper, de tout ce que nous ne sommes pas parvenu à exprimer correctement. Un mot cependant reste à dire sur l'atmosphère générale qui se dégage de toute l'œuvre, nous le dirons en guise de conclusion.

CONCLUSION

L'atmosphère générale qui se dégage des trois derniers romans de M. Naguib Maḥfūz n'est point facile à définir. Au premier abord, il semblerait que l'auteur se soit totalement effacé devant son objet. Romancier réaliste, il essaie de dépeindre la réalité la plus vraisemblable. Dans toute la gamme de ses personnages, le lecteur trouve des types humains très variés; le père et Kamāl, les deux petits-fils, le croyant l'incroyant, ont chacun leur physionomie. Et l'on pourrait croire, à première vue, que l'atmosphère générale qui se dégage de l'ensemble est l'atmosphère même de la vie.

En fait, il est impossible qu'un auteur ne mette pas dans ses descriptions, un peu de ses préférences personnelles. La trilogie rend un son nouveau dans la littérature arabe, un son que l'on a entendu, ici et là, mais bien plus grêle, ces dernières années. Sa parution est caractéristique de l'étape actuelle de l'évolution de l'Égypte.

Interrogé par un reporter de *Akher Sā'a* (No. du 9 octobre 1957) sur ses opinions politiques, M. Naguib Maḥfūz s'est présenté comme anti-réactionnaire; l'idéal qu'il proposait à la génération présente était le socialisme, disait-il. Sans aller aussi loin que plusieurs jeunes écrivains égyptiens actuels, M. Naguib Maḥfūz est de tendance de gauche, pourrait-on dire. La lecture de la trilogie laisse entrevoir que l'auteur a un faible pour Kamāl et Aḥmad.

Cependant la trilogie n'est pas un roman à thèse. On n'y trouve pas, sauf erreur de notre part, la tendance si nette du roman *al-Ard* (La terre), écrit par l'ancien président des partisans de la paix en Egypte (cf. compte-rendu dans MIDEO 2, 1955, p. 307-310). Malgré tout, une idée domine toute l'œuvre, celle de l'évolution historique quasi-fatale qui est en train de faire s'écrouler bien des traditions, bien des coutumes. Dans l'interview de *Akher Sā'a* cité plus haut. M. Naguib Maḥfūz disait nettement : "Le héros de *Bayn al-Qaṣrayn* est le temps ... Tout change dans *Bayn al-Qaṣrayn*, *Qaṣr al-Shawq* et *al-Sokkariyya* à cause du temps". Que signifie cette affirmation ? Est-ce une simple foi au progrès qui n'engage pas de philosophie précise ? Y a-t-il au contraire derrière cette foi au progrès une vue spéciale de l'histoire ?

Que tout change, on le voit dans les trois romans comme on le voit dans la vie. La trilogie s'achève alors qu'Amīna, la mère, est sur le point de rendre le dernier soupir et tandis qu'un bébé va naître dans le ménage de 'Abd al-Mon'im. Et dans le magasin où ils sont entrés, Kamāl achète une cravate noire tandis que Yaṣīn choisit une layette. Tous deux se préparent à l'évènement imminent. Il y a là un symbole du sort de tous les humains; c'est le mystère même de la mort et de la vie, du rejeton qui pousse sur la souche du vieil arbre que la tempête a fracassé.

Mais il y a plus. On sent à travers les lignes des trois romans un dégoût du passé, un désir d'en sortir. La libération de l'occupation coloniale s'accompagne d'autres libérations. La conclusion que Kamāl tire de sa vie et de l'arrestation de ses deux neveux est une sorte d'aveu : une vie n'a pas de valeur si l'on n'agit pas. Cette affirmation encore générale condamne l'existence égoïste de tous ceux qui ne vivent que pour eux-mêmes; elle condamne l'existence du célibataire qu'est Kamāl, de cet intellectuel qui se plaît dans son monde d'idées prises en soi, malgré son adhésion de cœur au mouvement politique le plus actif de l'époque. Cette affirmation encore générale semble avoir une portée surtout politique; car la politique est, dans la trilogie, le grand idéal, presque le seul, qui fasse vibrer les jeunes un peu généreux. La conclusion de Kamāl justifie les attitudes diamétralement opposées de Aḥmad et de 'Abd al-Mon'im qui agissent chacun dans leur sens. Elle justifie l'adhésion à tout mouvement puissant qui sortira l'Egypte de son passé d'humiliation, lui rendra la force et arrachera le peuple à sa condition qui ne peut demeurer éternellement ce qu'elle est. Aussi les lecteurs d'opinions variées pourront-ils lire la trilogie sans être heurtés. Ils se diront que la conduite ou les opinions de tel ou tel personnage sont

propres à cet individu et ne sont pas données comme idéal absolu. Et pourtant, dans cet écroulement du passé auquel on assiste à travers les mille deux cents pages de la trilogie, durant ce quart de siècle qui va de 1917 à 1944, n'y a-t-il pas des valeurs fondamentales qui tombent elles-aussi ? Dans sa discussion avec son père sur Darwin, Kamāl justifie sa position anti-religieuse par un argument auquel personne ne répond sur le terrain où il se place, ni au moment même, ni par la suite. Est-ce un oubli de l'auteur ? Est-ce intentionnel ?

Que signifie le mot de socialisme qu'employait l'auteur dans son interview de *Akher Sā'a* ? On voit nettement par l'échec de Kamāl dans la trilogie que ce mot s'oppose à une sorte de libéralisme vague, de foi au progrès qui ne s'engagerait pas sur le terrain des réalités économiques. Ce socialisme envisage comme possibles bien des expériences si l'on en croit la réflexion de Kamāl sur l'expérience marxiste à tenter. Il y a toutefois dans la trilogie un sens des valeurs familiales qui devrait orienter le choix de la forme de socialisme. D'une part, la description des conséquences du divorce et de la sensualité milite en faveur d'un idéal familial qui soit propre. Par ailleurs, le devoir de la solidarité familiale semble être chez tous un impératif catégorique. Aḥmad a beau renier les siens en parole; il continue à vivre près d'eux. Lorsqu'il est arrêté, tous volent à son secours. La famille fait bloc. Suzanne lui avait bien dit qu'en l'épousant, il devrait oublier le sens traditionnel du mot famille. Il semble que ce sens soit trop ancré dans les mœurs pour qu'on l'oublie ainsi.

Il y a de même un sens de la mort, dans la trilogie, qui tôt ou tard devra faire reposer le problème religieux, même si Kamāl croit l'avoir résolu et si Aḥmad n'y songe plus. On pourrait dire que Kamāl a encore gardé son inquiétude, qui est une grâce, parce qu'il n'est pas allé jusqu'au bout. Aḥmad, lui, a la tranquillité d'âme, un peu goguenarde parce que juvénile, de celui qui croit avoir trouvé la formule qui répond à tout. Répondra-t-elle à ce problème de la mort qui a si souvent bouleversé la famille ? On pourrait dire que M. Naguib Maḥfūz a justement choisi des types de morts prématurées, appelés à disparaître avec le progrès. Celle de la sœur de Suzanne aux prises avec la misère, celle d'une jeune maman lors d'une naissance, celle des trois lors de l'épidémie de typhoïde, celle même du manifestant tué dans un combat politique ne se conçoivent plus dans une société qui pratique la justice, qui a des médecins et jouit de la paix et de l'indépendance. Mais il y a d'autres sortes de morts. Tous veulent sortir du passé et c'est parce qu'il n'a rien d'autre à vraiment mettre à la place que Kamāl reste

indécis. Aḥmad, par contre, n'hésite plus. Le roman ne le montre jamais aux prises avec les difficultés réelles que pourrait poser sa nouvelle foi; il ne la discute pas. Mais un jour ne viendra-t-il pas où Aḥmad se trouvera lui aussi devant ce problème qui a bouleversé sa famille ? Un humanisme digne de ce nom ne peut esquiver la difficulté.

Les trois romans de M. Naguib Maḥfūz ne soutiennent pas une thèse précise, nous semble-t-il. Plus tard, lorsque l'histoire aura évolué, peut-être certains diront-ils que cette évolution était prévue dans ces romans. On pourra tout dire parce qu'au fond ces romans restent ouverts, non pas sur un retour au passé qu'ils excluent, mais sur l'avenir. Ils décrivent une crise à la fois douloureuse et glorieuse que l'Égypte a dû traverser. En soulignant l'importance de la *karāma*, du point d'honneur, ils n'écartent pas la possibilité de solutions imprévues prises sous l'empire de ce sentiment. Mais au fond, ils expriment surtout, croyons-nous, les aspirations profondes d'un peuple en plein réveil, à jouir d'une vie qui soit une vie humaine. Et c'est par là, quelle que soit la sensualité de certaines pages, quelle que soit la façon dont plusieurs personnages résolvent leur crise personnelle, que la trilogie est, nous semble-t-il, une œuvre qui mérite d'être connue à l'étranger.

Jacques Jomier, o.p.

Janvier 1958

APPENDICE

Quelques remarques en marge du style de la trilogie

En centrant la présente étude sur la psychologie des personnages que M. Naguib Maḥfūz campe dans ses trois derniers romans, nous avons laissé volontairement de côté l'aspect purement littéraire de l'œuvre. Un étranger, même s'il prend un réel plaisir à lire un livre arabe, est toujours mal placé pour parler de son style. Mieux valait donc jeter les yeux sur le fond plutôt que sur la forme. Nous nous bornerons ici à faire quelques remarques qui, de près ou de loin, concernent le style.

I. — Choix de l'arabe littéraire.

Dans la trilogie, M. Naguib Maḥfūz est resté fidèle au choix qu'il avait déjà fait dans ses précédents romans; il écrit uniquement en arabe littéraire. Il ne suit pas ceux de ses collègues qui utilisent le dialectal égyptien pour les dialogues¹. Il a su toutefois rendre dans un arabe littéraire simple la vivacité, la richesse, la couleur du parler égyptien. On devine souvent, derrière telle expression classique, la formule courante de dialectal qu'il a en tête. Ce choix d'une langue littéraire simple et moderne met ses romans à la portée des lecteurs cultivés de tous les pays arabes. Il emploie seulement de temps en temps un mot dans son acception dialectale². Il lui arrive également d'adopter certaines

-
- (1) Le Dr Ṭaha Ḥosayn, qui préconise l'emploi d'un arabe littéraire simple dans les romans, a relevé le choix de M. Naguib Maḥfūz avec satisfaction (*al-Jomhūriyya*, 6-2-57). La discussion entre partisans de l'arabe littéraire et partisans du dialectal dans les dialogues a rebondi ces derniers temps. L'effort des démocraties populaires visant à revaloriser le folklore a eu sa répercussion sur les bords du Nil. On trouve des partisans du dialectal parmi les écrivains les plus à gauche.
- (2) Il est utile, si l'on veut comprendre certaines finesses des romans égyptiens modernes, de se reporter parfois à des dictionnaires d'arabe dialectal égyptien. Le *Dictionnaire moderne arabe français* de A. Elias (in 8^o, 840 pages), Le Caire, B.P. 954, par exemple, donne la traduction des mots d'arabe littéraire et ajoute, après un signe facilement reconnaissable, celle des mots de dialectal égyptien. — Il existe également en arabe l'ouvrage du Dr Aḥmad 'Isa, *al-Moḥkam fī-oṣūl al-Kalimāt al-'amma*, Le Caire, 1939 (254 pages).

tournures décalquées sur des langues étrangères et que l'on trouve actuellement sous la plume de certains écrivains arabes. Il a en tout cas en main une langue capable d'exprimer toutes les nuances psychologiques.

II. — Le rythme des développements.

Le rythme des développements est lent dans la trilogie¹. L'auteur s'arrête souvent sur des petits événements, sur des détails, leur donnant toute leur importance. Lorsqu'il reste dans une note psychologique vraie, cette lenteur lui permet de créer une atmosphère, de mieux accuser tel trait de caractère. Et l'on doit constater que M. Naguib Maḥfūz a le sens du pittoresque, qu'il est capable de captiver l'attention sans la fatiguer. Il est également servi par le sujet même qu'il a choisi. Les maisons qu'il évoque sont celles que l'on aperçoit encore dans les vieux quartiers du Caire; la flânerie dans les rues les a rendues familières². On aime retrouver des personnages que l'on croit avoir déjà rencontrés. Quant aux événements politiques d'entre les deux guerres, ils revivent sous sa plume comme des faits du présent. L'auteur est enfin doué d'un sens de l'humour qui lui permet de ramener toute chose à sa juste proportion.

III. — L'auteur a tout vu à travers ses personnages.

Le point de vue auquel se place M. Naguib Maḥfūz dans la trilogie ne doit jamais être oublié. Tout est centré sur la vie de la famille qu'il décrit. Les événements extérieurs, même les manifestations de 1918-1919 n'apparaissent qu'à travers les yeux, les souvenirs, les sentiments de l'un ou de l'autre des parents ou des enfants. Il n'y a pas à chercher de chiffres, de précisions matérielles. Tout reste qualitatif. Un fait est d'autant plus souligné qu'il a davantage heurté ou enflammé la sensibilité. On ne saura pas combien de bombes sont tombées sur le

(1) Certains ont fait grief à l'auteur de cette lenteur. D'après *Akḥar Sā'a*, 9-10-57, le romancier Yousef Idrīs voit en Naguib Maḥfūz un excellent artiste, dont le seul défaut est de fatiguer le lecteur sans nécessité en marchant d'un pas trop minutieux et trop lent. — Yousef Idrīs (né le 19 mai 1927) a fait des études de médecine, fut ensuite médecin à l'hôpital de Qaṣr al-'Ayni au Caire. Il écrit dans diverses revues et dans des journaux comme *al-Miṣri*. Son recueil de contes *Arkhaṣ Layālī* a été particulièrement apprécié. On le considère comme un des meilleurs recueils de contes parus ces dernières années. L'auteur fait partie du groupe des écrivains de gauche qui emploient le dialectal dans les dialogues.

(2) M. Naguib Maḥfūz aime à se promener et à marcher à travers le Caire.

Caire au cours de tel raid aérien de la guerre de 1939-1945¹. On ne saura même pas s'il en est tombé. Mais on suivra le tout de l'intérieur d'un abri où quelques membres de la famille se sont réfugiés : gronde-ment intermittent de la D.C.A., inquiétude de la foule, ses réflexions désabusées sur cette guerre qui ne la concerne pas, plaisanteries qu'un Egyptien ne peut se retenir de lâcher ou, au contraire, moments de silence sous l'effet de la peur, sans compter les nouvelles politiques qui passent de bouche en bouche. Dans le roman de *al-Sokkariyya*, l'on verra, souffrance réelle et à la mesure de la famille, Aḥmad 'Abd al-Gawwād, le père infirme, rentrer péniblement chez lui, après une alerte passée dans un abri. La fatigue, le froid de la nuit et ces émotions trop fortes pour sa santé branlante l'ont brisé et il en meurt (S., p.206-212). Cette façon d'envisager les choses est au fond plus conforme à la réalité. Plus tard, des gens pourront donner des chiffres, dresser des statistiques. Mais en fait, bien des réactions humaines ne se comprennent pas si l'on ne se place pas du point de vue des sentiments. Malgré le caractère fictif de la trilogie, bien des européens auraient intérêt à la lire; ne serait-ce que pour découvrir la lumière sous laquelle certains événements sont vus et présentés en Egypte. Ne serait-ce que pour apprendre à se placer à d'autres points de vue qu'à ceux auxquels ils se placent ordinairement. Les peuples connaissent leur histoire à travers les épopées, les chansons de gestes et les romans, autant et plus qu'à travers les froids compte-rendus des chroniqueurs.

IV. — L'art de la conversation.

Les trois derniers romans de M. Naguib Maḥfūz montrent enfin le relief que prend la parole dans la vie égyptienne. Certes, ce caractère du langage n'est point propre à l'Egypte; sur tous les points du globe, les mots possèdent une valeur affective. Mais ici, un tempérament très sentimental², une rapidité prodigieuse d'intuition, font que les mots

(1) Les scènes d'abris pendant des raids aériens au cours de la guerre de 1939-1945 se trouvaient déjà dans le roman de *Khān Khalīlī*. Dans ce roman, c'est à la suite d'un tel raid que la famille mise en scène quitte son logement situé trop près de la voie de chemin de fer et s'installe dans le voisinage de la mosquée de Sayyidna Ḥosayn. L'idylle qui fait le thème de ce roman se poursuit également dans l'abri durant les raids. A la sortie, les deux amoureux s'empressent de courir pour se retrouver seuls, les premiers, dehors et être ensemble un instant avant que leurs familles ne les aient rejoints.

(2) "Nous sommes un peuple sentimental" (*sha'b 'ātīfi*) a déclaré le Président 'Abd al-Nāṣer dans son discours d'Alexandrie du 26 juillet 1956.

s'inscrivent toujours dans un contexte qu'il importe de ne pas perdre de vue. Sans trop s'attarder au sens littéral, l'interlocuteur doit chercher l'intention de celui qui lui parle. La conversation est une joute oratoire à laquelle chacun prend plaisir et qui se déroule suivant un cérémonial bien établi. Elle est parfois toute simple lorsque les interlocuteurs n'ont rien à se cacher et qu'ils s'expriment à cœur ouvert, comme le petit Kamāl avec sa mère, ou plus tard Aḥmad, le petit-fils, avec ses collègues qui communient avec lui dans la même foi politique. Elle est encore toute simple, lorsque le père impose brutalement sa volonté sans tenir compte des sentiments des siens. Mais parfois également, elle cache des sous-entendus. Dans ce cas, M. Naguib Maḥfūz explique la pensée intime ou les sentiments de ses personnages dans un long paragraphe avant de leur faire prononcer telle ou telle phrase. Le décalage entre ce qui se dit et ce qui se pense pique sans cesse l'intérêt du lecteur. A l'extrême limite, lorsque la discussion est très serrée (nous en avons vu un exemple dans la scène de Kamāl et de son père à la suite de l'article sur Darwin), le dialogue dégénère en un jeu dans lequel les partenaires se gardent bien d'abattre toutes leurs cartes. Les paragraphes du roman qui expliquent les pensées intimes deviennent alors indispensables si l'on veut vraiment suivre la scène. Et même dans les disputes et les reproches, il faut toujours chercher l'intention, l'arrière-pensée secrète qui fera peut-être se réconcilier dans un instant ceux qui semblent pour le moment irréconciliables. Il y a tout un art de la conversation que M. Naguib Maḥfūz a merveilleusement su rendre. Quelques exemples préciseront notre pensée.

Des traditions séculaires de politesse, tout d'abord, font parfois multiplier les compliments. Les mots n'ont alors pas grande valeur en eux-mêmes. Ce sont souvent des clichés qui valent par l'intention de faire plaisir avant tout. Cette politesse qui, en d'autres pays, serait l'apanage des diplomates ou de certains milieux mondains, est ici une qualité que l'on peut rencontrer chez la personne la plus simple, la plus modeste¹. Le style hyperbolique est comme une fumée d'encens

(1) Cette politesse extrêmement répandue explique la gentillesse de l'accueil et de l'hospitalité. Dernièrement nous avons lu dans un journal du Caire, en oubliant de prendre la référence, un article qui reproduisait des conseils à une maîtresse de maison parus dans un hebdomadaire féminin d'Europe à grand tirage. Il s'agissait de phrases à dire pour mettre à l'aise ses invités, spécialement lorsqu'un geste maladroit a été fait, qu'un objet a été cassé, etc... L'article égyptien ajoutait que de tels conseils lui paraissaient bien superflus en Egypte car tout le monde savait cela.

qu'on aime à respirer, tout en s'amusant de sa propre éloquence, sans en être le moins du monde dupe¹. Ainsi Aḥmad 'Abd al-Gawwād, le père, engagé dans un assaut de politesse avec une almée de ses connaissances qui est venue faire ses emplettes dans sa boutique d'épicier. La conversation dure depuis longtemps sur un ton dont la fin servira d'échantillon :

«La boutique et son patron sont à tes ordres, dit Aḥmad 'Abd al-Gawwād.

La manœuvre eut son résultat et la femme dit en plaisantant :

— Je veux la boutique et tu tiens absolument à t'offrir toi-même.

— Je suis moi-même, sans aucun doute, meilleur que ma boutique ou ce qu'elle contient de meilleur.

Le visage de la femme s'éclaira d'un sourire rusé pendant qu'elle répliquait :

— Cela contredit ce que j'ai entendu dire de tes marchandises.

Il éclata de rire :

— Quel besoin as-tu de sucre alors que ta langue est tout sucre ?

Un moment de silence suivit cette joute oratoire; chacun d'eux paraissait fort content de lui-même" (B.Q., p. 78)

La politesse ensuite fait taire certains sentiments qui déplairaient à l'interlocuteur. Elle va plus loin et fait même parfois prononcer, pour faire plaisir, des paroles qui vont contre la pensée réelle de celui qui parle. Cette influence de la politesse sur la conversation est particulièrement nette dans le roman de *Qasr al-Shawq*. A partir du moment où l'aîné des quatre amis de Kamāl a annoncé ses fiançailles avec 'Ayda, Kamāl doit cacher sa tristesse. Chaque visite à la villa des Shaddād le montre ruminant son tourment; mais extérieurement il doit faire bonne figure. Il prononce, lorsqu'il le faut, les paroles que les circonstances exigent. Le soir du mariage, la tension atteint son paroxysme. Chaque fois, M. Naguib Maḥfūz souligne avec soin le contraste entre ce que Kamāl dit et ce qu'il pense.

(1) Aussi lorsque l'on est l'objet d'un compliment décerné par gentillesse, mieux vaut-il ne pas perdre son temps à s'excuser avec une modestie réelle ou feinte; le mieux est de retourner immédiatement un compliment encore plus gentil ou plus fort et si possible dans la ligne du compliment reçu précédemment. Le compliment est une balle qu'on vous lance; il faut savoir le renvoyer aussitôt.

Le même contraste, pour raison de politesse, se retrouve dans une autre scène qui se passe à Ma'ādi, cette localité de la banlieue Sud du Caire, pleine de villas perdues dans la verdure. Il s'agit toujours de la politesse qui fait parler à l'encontre des sentiments profonds. Un Anglais, professeur à l'Université, a invité ses étudiantes et ses étudiants à prendre le thé; il veut leur faire ses adieux avant de quitter l'Égypte pour rentrer en Angleterre. L'on est en 1940. Au début, un étudiant pose une question en aparté :

“Est-ce que nous observons les règles de politesse anglaise ou est-ce que nous nous jetons sur le buffet comme des aigles ?

Un autre lui répondit avec une sorte de regret :

— Ah ! Si Lady Forster n'avait pas été là !” (S., p. 171).

Mais le professeur et sa femme sont bien là pour faire les honneurs de leur maison; et tous se tiennent avec correction. La scène est amusante; la conversation aimable. Puis tout d'un coup, Aḥmad, le petit-fils, qui se trouve parmi les invités, songe à la différence qu'il y a entre cet Anglais pris individuellement et l'Angleterre qu'il déteste cordialement. Tandis que les paroles gentilles continuent à fuser de tous côtés, Aḥmad réfléchit. A un moment, le professeur parle de son départ : il ne pourra plus continuer à prendre des leçons d'arabe et il le regrette. Il n'a plus d'espoir d'arriver un jour à lire aisément un livre arabe. Une voix lui répond gentiment :

“Sauf si les circonstances vous permettent plus tard de ...

— “Peut-être se trouvera-t-il forcé, songe Aḥmad, d'apprendre l'allemand. Ne serait-ce pas drôle que Londres soit le théâtre de manifestations réclamant l'évacuation des Allemands !” (S., p. 174)

Le professeur dit ensuite qu'il va travailler à la radio de Londres :

“Ainsi, nous ne cesserons pas d'entendre votre voix, répond quelqu'un.

— “C'est une gentillesse, pense Aḥmad, qui se pardonne dans une réunion à laquelle la présence de mon amie¹ donne de l'éclat. Ici, nous n'écoutons que la radio allemande. Notre peuple aime les

(1) Il s'agit de l'étudiante que Aḥmad aurait bien voulu épouser. Notez qu'à ce moment Aḥmad, le marxiste, est partisan des Allemands qui ont conclu avec les Russes le pacte de Août 1939. Après l'attaque de la Russie par l'Allemagne, les marxistes dans le roman ont un avis différent.

Allemands, ne serait-ce que parce qu'il déteste les Anglais et le colonialisme. Le colonialisme est la forme suprême du capitalisme..." (S., p. 174).

Cette gentillesse n'est d'ailleurs pas le fait de tous les tempéraments; Khadija, par exemple, semble plutôt soucieuse de lancer des pavés ou des pointes. Elle est "trop franche", pourrait-on dire en employant une expression que nous avons un jour entendue en français au Caire.

La politesse n'est pas tout dans la conversation. Il y a également la vivacité d'esprit qui fait répondre du tac-au-tac. Souvent l'interlocuteur reprend un mot pour le retourner à son auteur, soit simplement en le majorant, soit même en en faisant le sujet d'un jeu de mot. Comme si quelqu'un disait : vous êtes ceci... et l'autre de répliquer : mais vous l'êtes encore plus ...¹.

Cette vivacité d'esprit fait utiliser les nouvelles du jour pour les appliquer à tel détail de la vie familiale. On apprend, par exemple, l'armistice du 11 novembre 1918 au moment où Khadija va quitter la maison familiale, en jeune mariée, pour aller célébrer son mariage. Yasīn la plaisante sur son caractère, tandis que Fahmi, affreusement triste, songe que la victoire des Alliés va prolonger l'occupation anglaise en Egypte.

"Les deux qui ont gagné la guerre, dit Yasīn, sont les Anglais et le sultan Fouad. Les uns n'osaient rêver qu'ils écraseraient les Allemands et l'autre n'osait rêver au trône.

Il se tut quelques instants, puis continua en riant :

— Il y a un troisième qui a autant de chance qu'eux. C'est notre mariée qui n'osait pas rêver d'un mari.

Khadija lui lança un regard menaçant puis dit :

— Tu veux absolument que je quitte la maison en te mordant.

(1) L'exemple suivant est intraduisible dans une langue étrangère. Quelqu'un vient de dire à Aḥmad 'Abd al-Gawwād que son fils Kamāl est pâle "comme un borṣ" (c'est à dire comme un jecko, espèce de lézard à peau diaphane et à doigts munis de ventouses qui marche sur les plafonds et se tient près des lampes pour attraper les papillons de nuit et les manger). Le père réplique aussitôt par un calembour; "C'est toi qui es 'al-abraṣ". Le texte mentionne l'intention : "Comme s'il voulait rendre un salut par un salut meilleur" (Q.S., p. 396). al-*Abraṣ* signifie lépreux mais en même temps a une forme de superlatif. Ce jeu de mot est le premier que Kamāl, âgé de près de vingt ans, entend tomber de la bouche de son père, tant celui-ci veillait à ce que les siens ignorent sa personnalité de bon vivant.

Yasīn battit en retraite :

— Il vaut mieux que je demande l'armistice. Je ne suis pas plus fort que Guillaume et Hindenburg" (B.Q., p. 282-283).

La conversation use parfois de l'interrogation. On questionne pour gagner du temps, pour forcer l'autre à répondre le premier; et souvent celui-ci se dérobe à l'aide d'une autre question : à sa fille 'Aysha, écrasée par la vie, désespérée depuis la mort de son mari et de ses trois enfants, le père dit :

“Oui, mais à quoi te servira la tristesse, 'Aysha ?

Elle répondit, gardant malgré son état, la politesse qu'elle avait coutume d'avoir en face de son père :

— Et à quoi sert la vie, Papa ?

— Ne dis pas cela. Ta récompense sera grande auprès de Dieu !

Elle baissa la tête pour cacher ses yeux pleins de larmes et dit :

— Je préférerais aller auprès de Lui pour recevoir cette récompense. Elle n'est pas ici-bas, Papa" (S., p. 163).

Un autre exemple d'interrogation, entre des dizaines, se trouve dans la discussion des deux frères, le marxiste et le frère musulman :

“As-tu des preuves que les religions soient fausses ?

— En as-tu qu'elles soient vraies ?

Puis, élevant la voix au point que le jeune homme qui était assis entre les deux tournait sans cesse la tête de l'un à l'autre, avec inquiétude, 'Abd al-Mon'im ajouta :

— J'en ai, tout croyant en a; mais laisse-moi d'abord te demander comment tu vis ?

— Avec ma foi à moi, ma foi dans le monde, dans l'humanité, dans demain et avec les devoirs que j'ai de viser finalement à préparer la terre pour une nouvelle construction.

— Tu démolis tout ce par quoi l'homme est homme..." (S., p. 127).

Ces exemples que nous ne pouvons pas multiplier auront montré quelques aspects de l'art de la conversation dans les romans de M. Naguib Maḥfūz. Ce sujet mériterait une étude pour lui-même. En parler davantage nous entraînerait trop loin dans cet article déjà volumineux.

(J. J.)